La Saga
des
Bérubé

depuis 900 ans

VERSION 2025

Michel Bérubé

La Saga des Bérubé depuis 900 ans

Version 2025

TOUS DROITS DE REPRODUCTION
DE TRADUCTION OU D'ADAPTATION
SONT INTERDITS SANS L'APPROBATION DE
L'**ASSOCIATION DES FAMILLES BÉRUBÉ INC**.

Dépôt légal : 2020
Bibliothèque nationale - Québec
Bibliothèque nationale – Ottawa

PRÉFACE

Je me suis demandé s'il valait la peine de publier un nouveau document, l'*Association des familles Bérubé* (AFB) ayant déjà produit les deux tomes de *Les Bérubé d'hier et d'aujourd'hui*, en 1988 et 2000, sans compter un site Internet www.berrubey.com auquel a été greffé ces dernières années beaucoup de contenu concernant notre histoire.

Nous continuons par ailleurs de faire des découvertes intéressantes que nous diffusons dans *Le Monde Berrubey* (LMB), notre périodique saisonnier depuis 1988. Il y aura encore de telles trouvailles, ne serait-ce que par les recherches effectuées sur l'ADN. Mais, cela ne nous interdit pas de faire le point sur ce que nous savons déjà.

Les années 2021 et 2022 nous ont offert une belle occasion de dresser une synthèse de l'information d'ordre historique qui a été compilée depuis la naissance de l'Association. Ladite information est d'ailleurs un peu éparpillée, en partie dans les documents mentionnés au premier paragraphe, mais aussi dans une foule d'articles publiés dans *Le Monde Berrubey*.

J'ai évité le plus possible d'ajouter des références et des notes de bas de page considérant que les sujets abordés ici reprennent de l'information qui est justement présente ailleurs, même si elle est éparpillée, principalement dans *Le Monde Berrubey*.

Les ajouts de 2025

Quelques modifications ont été apportées dans cette version révisée. Depuis la parution du livre en format papier, beaucoup d'informations nouvelles ont été portées à notre connaissance. Nous avions à titre d'exemple une section intitulée « L'autre Louis, le spécialiste des pêcheries ». Une biographie de Louis a été publié en 2024. Elle comporte 195 pages et nous fait connaître bien davantage l'importance de ce personnage.

De plus, nous avons obtenu des renseignements sur la carrière du militaire Robert Bérubé, héros de Dieppe en 1942; il a été décoré par Georges VI pour sa bravoure. Il a aussi joué un rôle important, mais très mal connu, dans le sauvetage des jeux olympiques tenus à Montréal en 1976, après être devenu brigadier général dans l'armée canadienne, l'équivalent d'un général de brigade dans l'armée française.

Nous avons également choisi d'ajouter quelques pages sur le chansonnier Jean-Pierre Bérubé, décédé en 2022, dont l'œuvre n'a pas reçu toute l'attention qu'elle aurait méritée. Un livre récent nous en ayant appris beaucoup sur sa carrière, cela a inspiré cet ajout.

Enfin, nous avons ajouté juste avant la conclusion, dans un chapitre portant sur nos découvertes des dernières années, une description des réponses qui nous apparaissent maintenant à des pistes qui s'apparentaient à de la spéculation.

INTRODUCTION

Un bref survol

Nous soulignons en 2021 le 350e anniversaire de l'arrivée de notre ancêtre Damian Berrubé en Amérique. En 2022, ce sont les 350 ans de Rivière-Ouelle et de l'établissement de Damian à cet endroit que nous célébrons. Nous avons également intérêt à nous donner un peu plus qu'un portrait sommaire de cet ancêtre. Profitons-en pour célébrer en même temps tout notre passé connu à ce jour.

Aujourd'hui, par-delà l'existence de quelques Bérubé qui se sont illustrés d'une manière ou d'une autre, nous avons découvert de très lointaines traces communes. De plus, les résultats des tests d'ADN permettent d'approfondir nos connaissances. Un nom de famille correspond en effet à une identité qui a sa signature au plan biologique, une identité « adénique ». Cela fait partie de ce dont nous héritons à la naissance.

Notre patronyme compte par conséquent pour beaucoup dans ce patrimoine immatériel. Or, nous n'en connaissions pas le sens jusqu'à il y a une quinzaine d'années. Comme il constitue en quelque sorte une francisation d'un vieux nom, celui de Bergheby/Berchebi, que les Vikings ont donné à différents lieux en Angleterre il y a plus de mille ans, il est fort ancien. Il était déjà présent en Scandinavie sous la forme Bergby ou Bergabyr.

Si les premières traces du patronyme sous la forme Beruby remonte au XIIe siècle et au XVIe sous la forme Berube, le nom a évolué par la suite en fonction de

l'évolution même des langues utilisées par ceux qui le portaient. Il n'est pas évident d'établir un lien entre des lieux nommés Bergeby en Suède, Berrobi au Pays basque ou Barrowby/Borrowby en Angleterre. Ce lien existe pourtant.

S'il n'est pas toujours possible non plus d'établir un lien, au plan généalogique, entre des personnes qui ont porté notre patronyme à travers le temps, sous une forme ou sous une autre, nous ne pouvons nier que notre patronyme possède une histoire bien remplie et fort ancienne. C'est aussi un peu notre histoire puisque ce qui a d'abord été un nom de lieu, il y a plus de mille ans, s'est progressivement transformé en patronyme à compter des débuts du XII^{e} siècle. C'est pourquoi il est question de 900 ans dans le titre de cet ouvrage.

D'ailleurs, le nom de lieu apparaît déjà sous la forme Beruby dans un document produit au début du XII^{e} siècle, le Northampton Survey, annexé à un volume portant lui-même sur le *Domesday Book*[1]. Selon l'autrice, il s'agit de l'évaluation de propriétés, dans le cartulaire de Peterborough, probablement pour les fins de la Danegeld, une taxe traditionnellement imposée par crainte des Danois. C'est en leur payant une rançon qu'on achetait la paix avec eux.

---

[1] ***Domesday People:*** *A Prosopography of Persons Occurring in English Documents, 1066-1166*, Volume 1, par K. S. B. Keats-Rohan, Suffolk : Boydell Press, UK, 1999, à la page 102.

1 – La démarche

1.1 Questions datant de ma jeunesse

Il y a longtemps que je m'identifie à la Normandie, contrée dont on ne peut évoquer la naissance sans mentionner les Vikings, appelés Normanni ou Hommes du Nord dans les chroniques anciennes. Vers l'âge de 10 ans, j'ai appris dans la défunte revue *L'Actualité canadienne-française* que mon ancêtre s'appelait Damian Bérubé et qu'il provenait de Haute-Normandie. La question d'une possible origine viking s'est alors rapidement posée. J'étais donc enthousiaste un peu plus tard lorsque j'ai eu l'occasion de voir un film qui avait été produit à Hollywood en 1958, sous le titre *Les Vikings*. Celui-ci mettait Kirk Douglas, Vivian Leigh et Tony Curtis en vedette. Mais, je l'ai trouvé très violent.

J'en ai parlé à mon grand-père qui m'a répondu de ne pas me *bâdrer* (un mot en usage ici qui provient du vieux français, tout comme le verbe anglais *To bother*) de ça puisque ce n'est pas de notre faute si nous descendons d'une bande de pirates. Loin de me rassurer, il venait de planter là une graine qui allait germer longtemps. Il m'a d'ailleurs fallu cinquante ans pour comprendre de qui lui venait cette conviction apparemment très solide sur le sujet. J'y reviendrai en rappelant l'influence du curé Philippe-Antoine Bérubé, un arrière-grand-oncle, sur mon grand-père et ses neuf frères.

1.2 L'apport d'une association de familles

Je suis devenu membre de l'AFB en 1986, en partie pour étancher ma soif d'en savoir plus. L'Association, qui n'avait alors que trois ans, publiait occasionnellement un modeste bulletin dans lequel il était notamment question des différentes lignées identifiées par le généalogiste Georges Bérubé, décédé en 1995. Je me suis permis de soumettre un petit article rédigé avec un peu d'humour. Intitulé *La Saga des Berube*, titre que je reprends pour le présent document. Je me demandais dans celui-ci si notre nom n'avait pas un lien avec UBBE, ce fils du chef viking Ragnar Lodbrog, qui fut l'un des meneurs de l'attaque dirigée en 866 contre l'Est-Anglie. J'évoquais par la même occasion la présence des *Normanni* sur une partie de la France qui allait devenir la Normandie à compter de 911, une Normandie alors principalement limitée au territoire de la Haute-Normandie. Elle allait progressivement s'étendre à ce que l'on a longtemps appelé la Basse-Normandie (en gros le Bessin et le Cotentin).

Les membres de l'AFB ont alors fait preuve de curiosité, ce qui m'a valu une invitation à leur en dire un peu plus à l'occasion d'un brunch. La conférence livrée à cette occasion m'a aussi valu une invitation à faire la même présentation devant la Société de généalogie de Québec. Il en est resté un texte intitulé *La préhistoire des Bérubé* qui allait devenir la première partie du premier chapitre de notre Tome I. J'avais entre-temps été invité à me joindre au comité mandaté pour produire ce Tome I, comité présidé par messieurs Georges-Louis (universitaire) et Robert (ingénieur) et dont faisait également partie messieurs Georges (généalogiste) et Ovide (ancien directeur d'une

école de formation professionnelle et technique à la retraite). Le président de l'AFB, le docteur Marius, suivait ce projet de près et s'impliquait.

Ma participation au projet et à ses suites allait me permettre au fil des ans de découvrir et puis d'approfondir l'utilité d'une association de familles, du moins pour celui qui se demande qui nous sommes vraiment, au-delà de la généalogie ou de la vocation sociale de telles associations. Tant qu'une association existe, il est possible pour elle d'approfondir l'histoire de ses ancêtres et de mieux la faire connaître.

Ce phénomène des associations de familles est d'ailleurs assez rare puisqu'il n'est présent qu'au Canada français, incluant l'Acadie, du moins si l'on considère que les clans écossais ne se comparent pas tout à fait.

1.3 Questions soulevées dans le Tome I

Plusieurs questions ont été soulevées au sein du comité du livre avant que le Tome I ne soit finalisé pour être livré au public lors d'un grand rassemblement des Bérubé tenu à Rivière-Ouelle durant la fin de semaine du 1er juillet 1988. Il n'a pas été possible de répondre à toutes ces questions à ce moment-là. L'origine du nom est d'ailleurs restée mystérieuse jusqu'aux environs de 2005. La diversité des épellations utilisées pour le patronyme a pu être expliquée par la suite. L'appartenance possible de quelques Bérubé à la réforme protestante demeure une question qui ne sera peut-être jamais clarifiée, quoique des indices aient permis de l'approfondir un peu. Quant aux déplacements géographiques de nos ancêtres, nous en savons maintenant

davantage. Les résultats aux tests d'ADN effectués auprès de quelques Bérubé nous éclairent un peu plus également.

En 2000, le Tome II nous en a appris davantage sur les terres des Bérubé en Nouvelle-France et sur nos familles alliées grâce à un texte de Paul-Henri Hudon, un historien descendant des Bérubé par sa grand-mère Joséphine. Il avait déjà collaboré au Tome I par des textes sur la Normandie et Rocquefort, village d'origine de l'ancêtre Damian Berrubé, de même que sur les Bérubé de Rivière-Ouelle aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles. Il est d'ailleurs l'auteur d'un ouvrage de 495 pages qui fut publié à l'occasion du tricentenaire sous le titre *Rivière-Ouelle 1672-1972*.

Nous demeurions toutefois dans une impasse sur les questions irrésolues au Tome I, pas seulement celle du patronyme, mais aussi d'autres comme la rareté des Bérubé/Berrubé en France. Le Tome II comporte quand même plusieurs textes sur nos cousins de France et une section importante sur les Berrubé d'autrefois et notamment la parenté de notre ancêtre Damian.

1.4 L'Histoire dans le LMB

L'Histoire a presque toujours occupée une place dans notre publication saisonnière. Dès le deuxième numéro, le LMB contenait, en plus d'un texte expliquant le nom de cette publication, la signature en 1588 du curé Marin Berrubé de Rouen et un acte de nomination de Gaspard Berrubé (1630-1680), écuyer et archer dans le corps des gardes du roi de France, en poste à Calais.

Parmi les textes de Paul-Henri Hudon publiés par la suite sur la petite histoire des Bérubé de Rivière-Ouelle, il a été question du patrimoine de Mathurin II (1688-1741) au printemps 1993, suivi de l'histoire d'André III (1711-1793), fils de Pierre II et petit-fils de Damian. Cet André fut impliqué dans la Société de pêche à marsouins (en fait des bélugas) de la Pointe de Rivière-Ouelle[2]. Mais, les quatre frères qui ont hérité d'André furent également contesté par un autre de ses fils dans un procès tenu en 1800[3]. En 2001 (numéros 3 et 4), Hudon nous parlait de Marie-Louise B., fille de cet André III, qui hérita du fief de son mari Pierre Côté à L'Isle-Verte. Il décrivit ensuite le bas de laine bien garni de Jean (Baptiste) Bérubé de La Pocatière (1745-1798) en 2002 (numéros 1, 2 et 3).

Hudon traita également dans le LMB de l'implication des Bérubé dans les domaines de l'instruction publique ou de la santé publique, voire de généreux Bérubé[4] qui investissent dans la décoration de l'église de Rivière-Ouelle en 1805. Au printemps 1995, nous apprenions que François B. (1707-1774) a obtenu, en se mariant à une Lévesque, une terre située au nord de la rivière, qui fut un certain temps présenté comme la terre ancestrale de Damian. Au printemps, à l'été et à l'automne 1997, il racontait comment Victoire Bérubé a dû faire face à l'opposition de son tuteur à son mariage. À l'hiver et au printemps 1998, il nous parlait des Bérubé présents chez les « poilus »[5] à l'époque de la bataille de Châteauguay en 1812. Au

[2] Sujet traité à l'hiver 94, à l'hiver 95, à l'automne 99 et à l'automne 2000.

[3] Automne 1995, hiver et printemps 1996.

[4] Hiver 1997.

[5] Des miliciens

printemps 2000, Hudon nous informait enfin sur la noyade en 1816 d'Abraham Bérubé, né en 1788. Celle-ci n'aurait pas été accidentelle mais plutôt, selon un aveu de sa part, le résultat d'un homicide involontaire impliquant le marchand Amable Dionne (1781-1852) de Kamouraska, futur seigneur de La Pocatière.

Depuis 2008, j'ai moi-même tenu une chronique intitulée *L'historiographie*. Le présent document constitue une synthèse des informations d'ordre historique que nous avons fait paraître, incluant celles provenant de cette chronique.

1.5 Avancement des recherches grâce aux technologies et à la biologie

Après 2005, nous en savions davantage sur l'origine de notre nom, question sur laquelle je reviendrai un peu plus loin. La numérisation de documents anciens, vieux livres ou archives, offrait aussi des perspectives prometteuses. Faciliter par l'apparition de moteurs de recherche permettant de naviguer intelligemment sur Internet, des trouvailles à propos des porteurs de notre patronyme devenaient possibles en reculant même au Moyen Âge. Je reviendrai là-dessus également. Mais cela soulevait des doutes et de nouvelles questions surtout en ce qui a trait au long séjour de nos ancêtres en Angleterre, à la suite de l'invasion de cette île par les Normands en 1066. Ces doutes nous invitaient à chercher des réponses du côté de notre ADN.

En 2008, il est également apparu que la généalogie génétique pourrait peut-être répondre à d'autres questions

que nous nous posions au sein de l'Association des familles Bérubé, questions que je partageais d'ailleurs avec d'autres complices. Comme notre patronyme était relativement rare en France et qu'il avait longtemps été concentré autour de la ville de Rouen et uniquement de là, nous avons longtemps été portés à penser que ce nom résultait de la francisation d'un nom étranger venu on ne savait d'où. En 2000, le chapitre 1er du Tome II évoquait d'ailleurs plusieurs possibilités.

J'ai passé un premier test portant sur mon ADN-Y à l'automne 2009. Ce test portait sur 37 marqueurs, en somme 37 différentes suites d'ADN-Y sur lesquelles on comptabilise à chaque fois un nombre de motifs qui se répètent. J'en ai « acheté » plusieurs autres par la suite pour en savoir plus, en particulier sur l'ADN-Y, passant à 67 marqueurs puis à 111 marqueurs. L'ADN-Y correspond à notre ascendance paternelle, de même qu'à notre patronyme. Nous avons en quelque sorte une signature biologique qui confirme ou infirme, du moins du côté masculin, que nous sommes bien de vrais Bérubé, ce qui est valable aussi pour nos sœurs biologiques.

Je me suis intéressé aussi à l'ADN mitochondrial qui correspond à notre ascendance maternelle et enfin, à l'ADN *autosomal* qui reflète un mélange de ce que nous retirons de l'ensemble de nos ancêtres. C'est ce dernier type de test qui est beaucoup publicisé autour de la provenance des gens de tel ou tel pays. Le dernier test que j'ai passé, le BIG-Y 500, remonte à novembre 2017 et portait, comme l'indique son titre, sur mon ADN-Y.

Au moment du premier test, en 2009, je cherchais surtout à savoir si le nom Bérubé provenait vraiment du *Danelag* (désigné en anglais comme le Danelaw), cette région du nord de l'Angleterre dominé au Moyen Âge par les Scandinaves, du moins avant l'invasion normande de 1066. Nous avions obtenu une information en ce sens d'un universitaire suédois. Par une étrange coïncidence, les résultats au test réalisé en 2017 nous ont révélé que les Bérubé ont un ancêtre commun avec un Carlgren (Kärlgren) de Suède, actuellement notre plus proche « parenté ». Entre les deux tests, j'ai fait plusieurs autres découvertes. Celles découlant de l'ADN-Y concernent l'ensemble des descendants de l'ancêtre commun, Damian Berrubé (aussi épelé Berrubey/Berruby/Barube) débarqué de Normandie pour s'établir à Rivière-Ouelle.

J'avais par ailleurs vécu une expérience personnelle, en 1980, qui me donnait une raison de plus pour m'intéresser à l'ADN des Bérubé. Mon épouse avait alors accouchée d'une petite fille qui ne vécut que quelques jours, un désordre de nature génétique la rendant non viable. Lors d'une rencontre avec un généticien de l'Hôpital Sainte-Justine, nous avions eu droit, mon épouse et moi, à beaucoup de questions sur l'origine de nos familles et en somme, sur notre généalogie respective. C'est à ce moment-là, par la génétique, que j'en suis venu à mieux saisir l'utilité de la généalogie. Cela dit, je vous rassure tout de suite. Cet accident rarissime ne nous a pas empêchés d'ajouter par la suite trois autres enfants à notre famille, nos quatre rejetons étant tous aujourd'hui des adultes bien portants. Nous avons de plus des petits-enfants.

En 2010, je franchissais un nouveau pas alors que la compagnie texane *Family Tree DNA* (FTDNA) offrait un test portant sur notre polymorphisme profond surnommé « Deep Clad », lequel n'est malheureusement plus disponible. Ce test permettait un classement par groupes de population identifiés en fonction de micromutations apparaissant sur notre signature ADN-Y. J'ai passé ce test en même temps qu'un autre Bérubé, René, qui descend de Pierre, l'aîné de notre ancêtre commun, alors que je descends du cadet Mathurin, question de comparer nos résultats respectifs.

Nous avons tous les deux appris que ces micromutations (SNP[6] en anglais) permettent de nous classer dans l'haplogroupe R-U198[7] qui était alors surnommé par certains **le groupe anglo-saxon**, même s'il est également présent aux Pays-Bas et dans le nord de l'Allemagne. Mais, il ne l'est pas autant qu'en Angleterre où il représente plus ou moins 2 % des hommes alors testés.

Fait tout aussi significatif, nous étions les seuls U198 parmi tous les francophones testés en Amérique du Nord et en Europe. Depuis, il n'y a eu en Europe qu'un autre francophone qui a été classé dans le même groupe, justement un habitant de la Normandie. Ses résultats étant par contre différents, il semble que notre ancêtre commun soit vieux de plusieurs milliers d'années. Il n'y en a eu aucun autre en Amérique, malgré la très grande multiplication des

[6] Pour *Single Nuclear Polymorphism*

[7] Un sous-groupe du R-U106 qui est associé aux anciennes tribus d'origine germanique. Ce R-U106, vieux de 10 000 ans, appartient lui-même à l'haplogroupe des R1b (25 000 ans) qui comprend également les gens d'origine celte.

personnes se soumettant à ces tests, y compris des gens d'origine française, exception faite de deux Américains adoptés à leur naissance dont le père biologique s'est finalement révélé être un Bérubé.

Cela paraissait écarter à première vue la possibilité d'une quelconque origine « viking », les U198 étant plutôt rares, même très rares, en Norvège ou en Suède. Mais, ce n'était pas parfaitement clair parce qu'une étude réalisée quelques années plus tôt, pour le compte de la BBC, avait déjà soulevée un problème sur cette question. Elle avait en effet conclu qu'il ne semblait y avoir que très peu de traces des Scandinaves dans l'ADN des habitants du nord de l'Angleterre, malgré leur forte présence au Moyen Âge[8] et les nombreuses traces de leur passage dans les noms de lieux.

Là-dessus, un historien anglais du XIX^{e} siècle avait déjà avancé une explication selon laquelle les nombreux Danois, présents en Angleterre à l'époque, n'étaient pas vraiment des Scandinaves. Comme ils provenaient surtout du Jutland, cette grande péninsule séparant la mer du Nord et la mer Baltique, il s'agissait selon lui de Germains de la mer du

[8] Une enquête menée plus récemment dans le Cotentin par un chercheur de l'Université de Leicester, à partir de l'ADN d'une centaine de personnes, en est arrivée au même constat pour ce coin pourtant réputé très scandinave de la Normandie. Écrivant sur les Vikings au XIX^{e} siècle, Georges-Bernard Depping signalait déjà, en se référant à d'anciennes chroniques saxonnes, que les hommes du Nord venus conquérir la Normandie étaient pour beaucoup originaires de *Nordalbingie*, un territoire situé au nord d'Hambourg et du fleuve Elbe faisant aujourd'hui partie de l'Allemagne.

Nord provenant du même bassin de population que les Anglo-Saxons. Nous pourrions d'ailleurs décrire cela aujourd'hui comme le même bassin génétique de population.

Sur la question de notre nom de famille, notre classement comme U198 semblait clairement confirmer son origine en Angleterre, mais soulevait aussi un autre doute. Nous avions pensé jusque-là que le patronyme découlait de la forme Beruby donnée à certains lieux se situant au nord de l'Angleterre au Moyen Âge, tous au Danelag, la région qui était soumis à la loi des Danois. En reculant dans le temps, cette forme avait été précédée par d'autres épellations, comme Berheby, laquelle avait remplacé Bergheby[9] ou Berchebi qui paraît correspondre au XI^{e} siècle au nom scandinave ancien de Bergaby(r). Mais ce nom avait un équivalent saxon ayant le même sens, soit Berughby(r), également identifié comme étant à l'origine du nom de famille Burby que portait notamment l'éditeur de Shakespeare, de son petit nom Cuthbert.

Comme notre appartenance au R-U198 pouvait quand même faire pencher la balance en faveur d'une lointaine origine anglo-saxonne de notre patronyme, la question n'était pas pour autant réglée. Les nombreuses traces anciennes du nom Beruby dans les archives d'Angleterre

[9] Il y a au moins trois endroits au nom de Bergheby qui apparaissent dans le *Domesday Book* de 1086, un recensement des biens et des personnes réalisé en Angleterre sur ordre de Guillaume le Conquérant. Le nom de ces mêmes lieux a évolué en Beruby avant de devenir Barrowby, Borrowby ou Barby avec l'anglais moderne résultant de la fusion du français normand et des dialectes du Moyen Âge.

correspondent en effet à des Anglo-Normands, donc à des francophones qui vivaient dans ce royaume du XII^{e} au XV^{e} siècle, plutôt qu'à des Anglo-Saxons. Je préfère d'ailleurs qualifier nos ancêtres d'alors de Franco-Normands.

Notre premier ancêtre Beruby pouvait donc être un Normand ou un allié des Normands arrivé en Angleterre avec l'invasion de 1066 ou par la suite. Rappelons qu'il a existé jusqu'en 1204 un Royaume « anglo-normand », lequel a surtout été gouverné à partir de Rouen ou de Bordeaux. Nous avons d'ailleurs appris ensuite que la plus vieille trace du nom Berube dans un registre de baptêmes, celle de Sibella, fille de Richard Berube, est apparue au Yorkshire dans la paroisse St. John the Baptist d'Halifax, en 1540, près de Leeds, deux ans avant une inscription dans un registre de mariages à Limésy, en Normandie.

Au-delà d'un certain mystère qui persistait, il y avait quand même là une première conclusion à tirer de notre expérience. Si les données d'ordre génétique peuvent nous permettre de mieux comprendre certains chapitres de notre histoire familiale, elles ne règlent pas tout du premier coup. Il apparaît important de ne pas interpréter ces données sans prendre en considération les lieux en cause, leur histoire, y compris au plan régional, et l'évolution des langues ou même des dialectes régionaux, tout comme celle des noms de familles. Ces aspects peuvent s'éclairer les uns les autres, mais aussi nous mêler lorsqu'ils sont pris trop isolément. En ce qui nous concerne, il a fallu poursuivre notre quête plus avant pour mieux comprendre d'où nos ancêtres Bérubé sont réellement venus. Nous restons également ouverts à la possibilité de découvrir d'autres surprises.

2 – Les ancêtres

2.1 Un Damian Berrubé mal connu

Nous avons constaté il y a peu de temps que notre connaissance de l'ancêtre n'avait pas beaucoup évolué au fil des années. Les questions soulevées à son sujet au Tome I demeuraient présentes, hormis en ce qui a trait à une meilleure connaissance de sa parenté grâce au Tome II.

« *Il est celui d'un homme que l'on ne connaît pas assez* » écrivait Hélène-Andrée Bizier, dans un texte publié il y a quarante ans, lequel évoquait le peu que nous connaissions sur Damian Berrubé. Elle précisait aussi que le métier du père de Damian « *n'est indiqué sur aucun document consulté par les généalogistes* ». Cela remonte avant la création de notre association, laquelle a permis d'en découvrir un peu plus, notamment sur la parenté de Damian en France et sur d'autres Berrubé de son époque, ce dont traite abondamment le Tome II de *Les Bérubé d'hier et d'aujourd'hui*.

Nous savions par ailleurs qu'il a épousé Jeanne Savonnet le 22 août 1679, qui serait arrivée en Nouvelle-France parmi les Filles du Roy. Née vers 1647, Jeanne était la veuve de Jean Soucy dit Lavigne, un soldat du Régiment de Carignan-Salières. Damian se retrouva du jour au lendemain entouré des quatre enfants Soucy. Jeanne donna également naissance par la suite à de petits Bérubé : Jeanne-Marguerite, Pierre, Ignace, Marie-Josephte, Thérèse et Mathurin. Après le décès de Damian le 8 mars 1688, ainsi que de ses filles Marie-Josephte et Thérèse, sans doute à l'occasion d'une épidémie, Jeanne se remaria une troisième

fois en 1692 avec François Miville dit le Suisse, avec lequel elle eut une dernière fille, Marie-Françoise.

2.1.1 Un maçon

Que signifie le fait que Damian soit identifié comme maçon à son arrivée en 1671, alors qu'il a 24 ans ? Ne devient pas maçon qui le veut. C'est depuis le Moyen Âge un métier régi par une corporation autorisée par l'Église à protéger les secrets de son art. Il faut notamment s'initier à la géométrie et à des règles d'application apprises de façon empirique. Il est interdit de partager ses connaissances avec des valets ou des manœuvriers. Comment Damian a-t-il acquis les compétences qui lui valent cette identité professionnelle plutôt réservée ? Il existe des indices. Georges-Louis, un des deux responsables du Tome I, a par exemple rapporté de France une copie d'un devis estimatif des réparations et *rédifications* à faire à l'église de la paroisse de Thiouville, lequel date du 16 octobre 1715. Deux maîtres-maçons sont impliqués dans le projet comme experts, dont **Adrian Berubey demeurant à Rocquefort.**

À la page 43 du Tome II, on se demande si cet **Adrian** est le frère de **Damian** né trois ans avant lui, soit en 1644. Nous avons publié la signature d'un **Adrian Berrubé**, maçon, dans le deuxième numéro du *Le Monde Berrubey* (LMB), en 1989. Il semble bien que ce soit le frère de Damian, mais ce frère était décédé en 1715. Par contre, le Tome II évoque la possibilité qu'Adrian, le maître-maçon en 1715, soit plutôt un neveu. Nous pensons au fils de Jean, le frère aîné de Damian. Né vers 1668 et décédé en 1728, ce neveu de Damian avait 47 ans en 1715.

Dans le LMB de l'hiver 2019, nous avons également publié la signature de **Jean**, le frère aîné de **Damian**, qui apparaît sur l'acte d'inhumation de Catherine Ferrecoq, leur mère, acte daté de la fin de 1668, soit un peu plus de deux ans avant le départ de Damian pour l'Amérique. La signature de Jean est accompagnée de sa marque, laquelle témoigne d'un statut social qui paraît élevé, contrairement à son frère cadet Damian qui ne signe que par un X les documents où son nom apparaît. Georges-Louis nous disait à l'époque du Tome I que la signature de Jean authentifie divers documents à Rocquefort, ce qui témoigne aussi de son rang social.

Il semble bien en somme que Damian ait eu, en plus de son frère Adrian qui était maçon, un neveu plus jeune que lui, un autre Adrian, qui est devenu maître-maçon. C'est fort probablement parce que le père de ce-dernier, Jean, était lui-même maître-maçon. Si ce frère aîné de Damian avait ce statut, cela peut expliquer comment ses frères cadets, Adrian et Damian, sont devenus maçons. Damian l'est devenu même si leur père, Robert, était déjà décédé alors qu'il était en bas âge, soit entre 1652 et 1656. Son frère aîné Jean, plus âgé que lui d'au moins 20 ans, aurait alors agi comme compagnon pour lui comme pour son frère.

En vertu de la *Coutume de Normandie*, l'héritage des parents revenait complètement au fils aîné de la famille, Jean dans le présent cas, qui devenait du coup le chef de famille. Tout cela donne aussi à penser que Robert, le père de Damian, d'Adrian et de Jean, sans compter leurs autres frères et sœurs, devait lui-même être maître-maçon. Il n'y avait pas d'école de métier à l'époque. Un jeune devait

s'assurer le soutien d'un maître pour acquérir ce métier. C'est pourquoi il ne semble pas hasardeux d'affirmer que nous descendons d'une lignée de maîtres-maçons et de maçons.

Est-ce qu'il y a d'autres liens possibles ? Oui, il m'est arrivé à diverses reprises d'expliquer que notre patronyme est d'abord apparu chez des Normands qui vivaient en Angleterre. Il a pu migrer à Rouen dans les années 1420 ou peu après lorsque la ville était occupée par les *Anglois*. Beaucoup de maçons ont alors été amenés d'Angleterre pour rebâtir des édifices abîmés pendant le siège de la ville et pour en bâtir de nouveaux à la gloire du roi d'Angleterre qui aspirait à devenir également roi de France. Étant donné la rareté de notre patronyme et sa concentration autour de Rouen, il est bien possible que notre patronyme soit apparu en France avec l'arrivée de ces maçons. Certains des mieux nantis auraient même épousé des veuves de Rouen. C'est peut-être là aussi notre histoire.

Quant au métier de maçon, son histoire peut, elle aussi, nous en dire un peu plus. Dans les pays du Nord, les constructions étaient autrefois en bois, ce qui a laissé peu de traces. C'est surtout par les croisades que les Occidentaux du Nord ont découvert des fortifications en pierre comme celles qui existaient au Moyen-Orient… et sans doute aussi les secrets de leur construction. Un ordre des *frères bâtisseurs* a même été créé à l'époque des Templiers, ces frères armés qui protégeaient les pèlerins en route vers Jérusalem. Les connaissances ainsi acquises ont été ramenées vers l'Europe du Nord pour servir notamment à la construction de châteaux-forts, nombreux en Angleterre parce que les Franco-Normands y occupaient le

pays. Rappelons que les maîtres-maçons agissaient comme architectes pour la construction des grandes cathédrales, des châteaux et des monastères. Lorsque l'Ordre des Templiers a été aboli, officiellement en 1312, plusieurs anciens Templiers se seraient également convertis en maçons.

Je n'irais surtout pas jusqu'à prétendre que les Bérubé peuvent descendre d'un frère bâtisseur, même si ceux-ci n'étaient pas obligés de faire vœu de célibat. Je vous rappellerai toutefois un texte que j'ai fait paraître dans le LMB à l'été 2012 au sujet d'Hughes Beruby. Il vécut en 1337 sur l'île d'Anglesey, au nord-ouest de l'Angleterre, dans la mer d'Irlande, où se construisait le château de Beaumaris. Tout me porte à croire qu'il participe à la construction de celui-ci. Le texte est disponible sur notre site Internet[10].

Il est bon d'en savoir plus sur les maçons du Moyen Âge. Si vous voulez revivre un peu l'évolution du métier, je vous conseille le roman historique de Ken Follett publié en 1989 sous le titre *Les piliers de la terre*. Ce n'est par ailleurs que vers 1600 qu'apparaît une société fondée sur les secrets maçonniques et sur plusieurs rituels, celle des Francs-maçons. Il faut vraiment que le métier de maçon ait joué autrefois un rôle symbolique et sacré pour qu'une organisation plutôt ésotérique se soit ainsi construite dans le prolongement dudit métier. Ce n'est pas surprenant puisque les maçons étaient avant tout, pour le commun des gens, des bâtisseurs d'églises.

[10] http://berrubey.com/wp-ontent/uploads/2018/05/Hugh_Beruby_1337

2.1.2 Un cadet

Selon Wikipédia, les *principales dispositions de la Coutume de Normandie ont été en vigueur dans leur état médiéval en France jusqu'à la Révolution*. Les anciennes coutumes provinciales, comme celle de Paris, ont ensuite été remplacées par le Code Napoléon. L'ancien Code civil du Québec s'en est inspiré alors que la Coutume de Paris était officiellement en vigueur en Nouvelle-France, mais parfois difficile à appliquer aux gens d'origine britannique et même à ceux d'origine normande, justement nombreux dans le Bas-du-Fleuve.

La *Coutume de Normandie* qui apparaît au X^{e} siècle a intégré certains principes juridiques hérités des Scandinaves. Cela est particulièrement vrai pour le système de succession. Selon Wikipédia, il *excluait les filles en raison de leur impossibilité de transmettre les biens dans la famille et accorde une place privilégiée à l'aîné qui était seul héritier – cette disposition n'est plus en vigueur que dans l'île de Sercq, au bailliage de Guernesey.* Le système était le même en Norvège*. Dérivant peut-être de la coutume scandinave :* « Quand un fils leur naît, le père se dirige vers le nouveau-né, l'épée à la main et, la jetant à terre, il lui dit : *Je ne te léguerai aucun bien : tu n'auras que ce que tu peux te procurer avec cette arme* ». Cette façon de faire a donné lieu à l'expression « cadet de Normandie » pour désigner une personne peu fortunée. Le privilège de l'aîné des garçons est décrit comme le droit d'aînesse.

Cette coutume entraînait des conséquences. Dans la famille d'où provient Damian, le droit d'aînesse revenait à son frère aîné Jean, né vers 1627, et il n'y avait rien en

principe pour les autres fils, Robert, dit (Pisotte), né vers 1630, Nicolas, né vers 1639, Adrian, né en 1644, Damian, né en 1647 et encore moins pour leur sœur Marie (1637-1705), celle des filles qui a vécu le plus longtemps.

Nous présumons depuis peu que le père de Damian, un autre Robert, était tout probablement maître-maçon et que Jean lui a succédé à ce titre. Le fils aîné de ce Jean portait le prénom de Jean-Baptiste, mais il est décédé quelques mois à peine après celui-ci, en janvier 1688, la même année que Damian. D'autres fils étant morts en bas âge, cela peut expliquer que le dernier fils que nous connaissons de Jean, Adrian, soit maître-maçon à Rocquefort en 1715, bien qu'il ne soit pas un fils aîné.

Dans les familles qui comptaient plusieurs fils, les choix pouvaient être limités, par exemple devenir militaire, marin ou curé. En ce sens, Damian fut chanceux d'acquérir les compétences du métier de maçon même s'il était un cadet sans instruction. Il le doit certainement à son frère aîné devenu en quelque sorte le chef de la famille après le décès du père, entre 1652 et 1656. Damian a alors entre 5 et 8 ans.

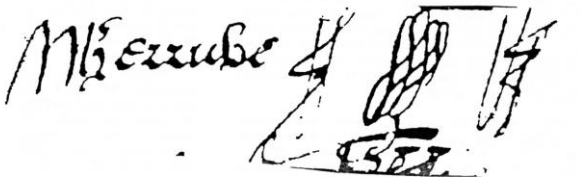
En Nouvelle-France, les enfants de Damian n'ont pas été affectés par les effets de la *Coutume de Normandie*. Comme Damian est mort bien avant son épouse et que celle-ci provenait de Paris, il n'a pas été question du droit d'aînesse lorsque Jeanne Savonnet s'est départie de la propriété héritée de Damian, après avoir elle-même été mariée trois fois. Même si la propriété n'a été divisée qu'entre les enfants de Damian, Jeanne-Marguerite, l'aînée,

a eu droit à la même part que Pierre et Mathurin, ses frères, Ignace étant décédé.

2.1.3 Son rang social

Au cours des premières années suivant l'apparition du LMB, il m'est arrivé de faire un peu de recherche à la bibliothèque de l'Assemblée nationale ; c'était bien avant l'Internet. J'ai eu une surprise un jour en feuilletant là un vieil armorial dans lequel le nom Bérubé apparaissait. Un armorial constitue en quelque sorte un recueil des armoiries de la noblesse d'un pays ou d'une ancienne province de France à titre d'exemple. Je suis allé lire ce qu'on disait sur nous pour découvrir que l'on y reconnaissait en quelque sorte une forme de noblesse à Damian, ce cousin établi en Amérique. Damian ne savait même pas signer son nom et il était un homme de métier, ce qui n'a rien à voir avec l'aristocratie. Le mérite d'avoir migrer en Amérique, il le partageait aussi avec bien d'autres Français. Cette trouvaille me semblait alors bien bizarre à expliquer.

Nous savons maintenant que les Berrubé n'ont jamais été très nombreux en France. Les plus anciennes traces connues apparaissent d'abord à Rouen et aux alentours, à Saint-Gervais et à Houppeville. Nous sommes apparemment en présence de citadins qui ont migré vers la campagne environnante de Rouen, le cheminement contraire de tous



ceux des campagnes qui ont bougé vers les villes.

Comme Marin Berrubé était curé à Rouen de 1579 à 1588, en charge de la paroisse Saint-Cande-le-Jeune[11], et qu'il n'y a pas vraiment de raison de rattacher les Berrubé à l'aristocratie, tout porte à croire qu'il est très tôt question d'une famille plutôt bourgeoise. La branche de la famille qui est importante pour nous a pris racine à Limésy.

S'il y a un moyen de situer le rang social de Damian, c'est bien par un regard d'ensemble sur ceux que l'on peut présumer être ses cousins ou petits-cousins de Limésy ou de Rocquefort. Nous savons que son neveu Adrian a agi comme expert en 1715 dans la réfection de l'église de Thiouville, à proximité de Rocquefort. Il est identifié comme un maître-maçon de Rocquefort, ce qui permet de penser que Damian appartient à une famille de maîtres-maçons, statut qui devait être celui de son frère aîné, le père d'Adrian et, sans doute aussi, celui de son propre père, Robert. Cela en dit déjà beaucoup quand on pense au statut qui se rattachait aux maçons, des constructeurs d'églises, et tout particulièrement au maître-maçon, l'équivalent d'un architecte au Moyen Âge.

Le père de Damian, Robert, est né vers 1600. Il a dû épouser Catherine Ferrecoq, elle-même de Limésy, entre 1625 et 1630, les Berrubé n'étant pas présents dans les registres de Rocquefort avant 1618 (les registres n'ayant toutefois pas été conservés pour la période allant de 1596 à

[11] La reconstruction de l'église fut terminée en 1588 lorsqu'elle reçut une partie des reliques de saint Cande. La signature du curé Marin Berrubé apparaît justement sur un état de comptes.

1616). Robert est à notre connaissance le fils d'un autre Robert qui s'est marié à Limésy avec Adénette Petit en 1592. Ce premier Robert a pu venir au monde vers 1550-1565 alors que les Berrubé sont déjà présents à Limésy depuis au moins un premier mariage, celui d'Olive Berrubé en 1542. Rappelons que les registres tenus par les églises ne sont devenus obligatoires que vers 1540. Un Jehan Berrubé s'est également marié à Limésy en 1550. Il pourrait très bien être le père de Robert I ou un oncle, et le frère ou un cousin d'Olive. Ce qui nous intéresse ici, ce sont les descendants de cette branche de Limésy.

À l'époque de Damian, disons vers 1680, un Anthoine Berrubey est à titre d'exemple prêtre avant de devenir curé d'Ourville. Au Tome II (page 33), on le relie à trois frères dont deux se sont mariés à Limésy et le troisième dans les environs. Un de ceux-ci, Ange Berrubey, s'est remarié à Limésy en 1632 avec Marie Dufay, la fille du Sieur de Taillis (Tome II, page 31), ce qui laisse déjà supposer un rang social assez élevé pour les Berrubé de Limésy.

Gaspard, neveu de cet Ange, se marie aussi à Limésy en 1661. Il est fort probablement un petit cousin de Damian. Il a fait carrière comme militaire dans la garde du corps du roi, d'abord en tant qu'archer. Le Tome II consacre un chapitre à ses descendants, une famille bourgeoise établie à Maromme, en banlieue de Rouen, après avoir quitté Limésy. Ces Berrubé y exploitent quatre fabriques de papier. Un Jean-Baptiste possède à lui seul deux moulins en 1748. Qualifiés d'industriels, deux descendants seront maires de Maromme plus tard, dont Nicolas-Tranquille élu en 1843 et réélu en 1848. Ces Berrubé ont d'ailleurs largement contribué au financement de l'église de

Maromme, soit à 40 %. Ils avaient dans cette ville, jusqu'à il y a une vingtaine d'années, un cimetière privé comportant trois caveaux au nom des familles de Nicolas, d'Émile et de Jules Berrubé[12].

Il y a par ailleurs une lignée de Berrubé qui s'est transplantée en Bretagne et dont le Tome II traite abondamment aux pages 160 et suivantes, avec plusieurs photographies du clan au grand complet. Établi à Saint-Malo, Charles Berubé de Costentin, né vers 1685, a été ennobli par Louis XIV après avoir semble-t-il prospéré comme fournisseur de la marine. Son père était originaire de Normandie, mais nous ne savons pas s'il se rattache à la lignée de Limésy. Quoiqu'il en soit, il n'est pas question ici non plus d'un va-nu-pieds.

Il y a aussi deux autres Jehan qui se marient à Limésy, un en 1600 et l'autre en 1650, sans compter d'autres Jean qui se marient ailleurs dans le même coin de pays. Rappelons que le fils aîné de Robert II, frère de Damian, s'appelait lui-même Jean et qu'il avait un fils prénommé Jean-Baptiste. Plusieurs Bérubé de France que nous connaissons descendent de Robert III, dit Pisotte, un autre frère de Damian. En somme, il y a plusieurs Jean et plusieurs Robert, ce qui nous donne peut-être un indice sur le prénom de l'ancêtre commun des Berrubé.

Nous avons pu longtemps être induit en erreur parce que Damian ne savait signer que par un X. S'il n'avait pas d'instruction, c'est sans doute parce qu'il a été orphelin de

[12] Trois photos de ce cimetière apparaissaient au Tome I, p. 472.

père en très bas âge. Même après avoir appris le métier de maçon, il n'avait sans doute aucune chance pour cette raison de devenir maître-maçon, son frère aîné Jean ayant lui-même des fils comme héritiers. Mais il ne faut pas non plus le considérer comme un valet du seigneur Deschamps avec lequel il est venu en Amérique, un gars de son âge et peut-être un ami. Sans être de la noblesse, les Berrubé de Limésy et de Rocquefort pouvaient être très bien considérés par les seigneurs locaux. Ils étaient possiblement aussi riches ou près de l'être, sans compter le prestige se rattachant au statut de maître-maçon que possédaient des membres de la lignée.

2.1.4 Relation avec les Deschamps

Des questions étaient déjà soulevées il y a quarante ans sur la relation qui existait entre les Berrubé et les seigneurs Deschamps, Damian ayant pour parrain à son baptême le Seigneur Jean-Baptiste Deschamps de Boishébert (1634-1662), cousin de J.-B.-François de la Bouteillerie, le seigneur de Rivière-Ouelle.

Rappelons tout d'abord que Robin (dit Robert) Des Champs, écuyer, était en 1465 Sieur de Bennetot, au nord de Fauville-en-Caux, et de **Rocquefort**. De plus, il assumait la charge de lieutenant au gouvernement de Montivilliers, situé près d'Harfleur, à l'embouchure de la Seine. La Guerre de Cent Ans est alors terminée depuis 1453 et certaines régions de la Normandie sont complètement dévastées et en bonne partie dépeuplées. Tout est à refaire. Son fils cadet, Adam, également écuyer, devint à son tour Sieur de Boishébert et de Rocquefort, comme par la suite son fils François, en 1572.

Il s'agit là de la famille dont est issu Jean-Baptiste Deschamps de Boishébert (1634-1662), petit-fils de François. Au XV^{e} siècle, Montivilliers était une capitale du drap et le chef-lieu du Pays de Caux. « Enfin, le fief ou aumône de la Madeleine de Rouen, avait une dépendance à Montivilliers, près du moulin… »[13]. Nous nous sommes déjà interrogés par le passé sur la relation qui semble exister entre les Berrubé et ce prieuré de Rouen, lequel s'occupait des malades et des immigrants pauvres. Ce prieuré a même été propriétaire de la seigneurie de Rocquefort en 1299[14]. Cela soulève la question de savoir comment se sont croisé les destins des Berrubé et des Deschamps.

Un Deschamps a par exemple été cardinal à Rouen de 1411 à 1413. Un neveu du cardinal, était doyen de la Cathédrale en 1434 ; il est décédé en 1438. Or, le prieuré de la Madeleine de Rouen était situé à deux pas de la Cathédrale, à la frontière de la paroisse relevant du curé Marin Berrubé dans les années 1580. Se pourrait-il que ce soit la réparation ou la reconstruction d'églises de Rouen qui aient mis en contact des responsables religieux et des maçons comme les Berrubé ? L'église de Saint-Cande-le-Jeune a été reconstruite pendant la période durant laquelle Marin est son curé. Est-ce purement une coïncidence ?

Les Berrubé pourraient ensuite avoir participé à la reconstruction d'églises ou d'autres bâtiments du Pays de Caux très appauvri par la Guerre de Cent Ans. Ces travaux exigeaient une main-d'œuvre experte à laquelle les

---

[13] DUMONT, Ernest et MARTIN, Alphonse, ***Histoire de la ville de Montivilliers***, Tome I, Éd. Durand, Fécamp, 1886, page 52.
[14] http://www.villages76.com/pagesrocquefort/patrimoine.html

Deschamps auraient eu recours, au moins à partir du grand-père de Damian[15]. Notre famille aurait-elle ainsi été liée aux Deschamps par au moins un intérêt commun d'ordre économique ?

Damian était un filleul de Jean-Baptiste Deschamps de Boishébert (1634-1662), habitant d'Envronville, près de Rocquefort, où ira s'établir Robert, surnommé *Pisotte*, son frère. De plus, Damian est arrivé en Nouvelle-France avec Jean-Baptiste-François Deschamps (1646-1703), cousin de son parrain et Sieur de la Bouteillerie, 1er seigneur à Rivière-Ouelle, qui avait été précédé d'une tante, Sœur Saint-Joachim, arrivée à Québec dès 1643. En plus de la reconstruction du Pays de Caux, la religion a peut-être aussi joué un rôle important dans la relation des Berrubé et des Deschamps, surtout si les Berrubé étaient identifiés à la construction ou à la réparation d'églises. Il est en effet beaucoup question de religion dans l'histoire des Deschamps.

Juste avant que les Berrubé n'apparaissent à Rocquefort (38 km de Rouen à vol d'oiseau, 44, par la route), à l'époque où Marin est curé, il y a eu une importante crise religieuse qui dégénéra en guerre civile. En 1589, une bonne partie de la Normandie se soulève contre le Roi Henri III et se déclare ouvertement pour la Sainte-Ligue, qui affirmait réunir les « bons catholiques ». D'abord

[15] Robert, père de Damian, a été baptisé à Limésy en 1601, mais il est parrain en 1622, à Rocquefort, de l'enfant de Marguerite Berrubé. Un autre enfant Berrubé a été baptisé au même endroit en 1618, celui de Jacqueline. Si le grand-père de Damian ne s'y est pas établi au début du XVIIe siècle, ce sont au moins un fils et deux filles Berrubé qui l'ont fait.

menée par les frères De Guise, un duc et un cardinal, ce mouvement s'oppose au Roi, jugé trop tolérant à l'égard des protestants. Henri III est d'ailleurs assassiné en août 1589 après avoir lui-même fait tuer les deux De Guise.

Rouen subit ensuite un siège de six mois, sous Henri IV, à la suite de quoi la ville perd 20 000 habitants, environ le quart de sa population. Alors que la noblesse était demeurée *royaliste*, de même que la Basse-Normandie, surtout Caen, ce fut tout le contraire à Rouen, comme à Paris, où les curés et la population soutenaient la Ligue. Un Sieur Deschamps a même été un commandant au sein des troupes de la Ligue avant de mourir au combat. C'est peut-être aussi dans le contexte de ces troubles que des liens de complicité se sont forgés ou se sont raffermis entre des Berrubé et des Deschamps et ce, même si les Berrubé de notre lignée habitent déjà Limésy à ce moment-là.

2.2 Les Berrubé de la Vieille France

Il est à noter que l'orthographe du nom a beaucoup varié à travers le temps. Dans la famille de Charles Berubé (1703-1794) et d'Anne Vallée, deux enfants ont par exemple été baptisés Berubé, quatre Berrubé et les deux plus jeunes, Barubé et Barrubé. Cela s'est également produit dans d'autres familles. Il faut donc moins se fier à l'orthographe du patronyme qu'au son qu'il produit. Il y a quelques constats de plus à tirer de tout ça :

- La généalogie de nos cousins de France nous ramène toujours à des lieux qui sont situés à quelques kilomètres les uns des autres. Hormis les Berrubé de la région immédiate de Rouen, il y a, en partant vers

l'ouest de Pavilly, Barentin, Saint-Paër, puis Bouville vers le nord et Blacqueville tout à côté, de même que Betteville et Fréville. À proximité de Limésy, il y a eu des Bérubé et Berubé à Croixmare, Cideville, Motteville et Saussay. Dans le coin de Rocquefort, au nord-ouest d'Yvetot, il y a une autre concentration comprenant Autretot, Clipponville, Hautot-Saint-Sulpice ou Envronville.

- On en sait un peu sur les métiers pratiqués. Les Berrubé de Maromme font exception car il est question d'industriels producteurs de papier[16]. Il y a surtout des traces de l'industrie du textile, à laquelle appartenaient beaucoup de Ferrecoq, le nom que portait la mère de Damian. Prenons par exemple Abraham-Nicolas Berubey, né à Rocquefort en 1751, fils d'Adrien Berrubé (1714-1751) et petit-fils de Pierre (1685-1722), un neveu de notre ancêtre Damian. *Toilier cultivateur*, il habite Valliquerville. Sa fille Marie-Anne-Colette Berubey est *bobineuse tisserande*. Le nom redevient ensuite Berrubé dans cette famille. Un Pierre Berubé (1736-1816) est identifié aussi comme tisserand à Autretot et son fils Charles-Irénée (1772-1831), comme tisserand-marchand au même endroit. Un Nicolas-Jean-Baptiste Bérubé, né en 1779 et fils de Jean-Adrien (1736-1817), est tisserand à Veauville-lès-Baons situé à proximité.

- En 2014, j'ai additionné 37 Berubé et 19 Berrubé dans les pages blanches de la Seine-Maritime (plus neuf

[16] Tome II, pp. 122-126

Barubé dans les environs de Bolbec). J'en suis arrivé à un bien petit total (65) par comparaison aux 6 211 Bérubé alors inscrits aux bottins téléphoniques du Québec. Selon l'Institut de la statistique du Québec (ISQ), il y a d'ailleurs 14 100 personnes qui portent le nom chez nous (apparemment pas plus de 200 en Seine-Maritime).

Par conséquent, les Berubé, Bérubé, Berrubé et Barubé sont peu nombreux en France et concentrés depuis le XVI^{e} siècle dans un espace très restreint, lequel peut même se parcourir à bicyclette. Pourtant, il y a déjà eu autrefois des familles nombreuses comme celle de Charles, ci-haut mentionnée, avec huit enfants. Nicolas-Tranquille, maire de Maromme en 1843 et 1848 a été le père de douze enfants, mais seulement d'un fils qui s'est rendu à l'âge adulte, Jules-Émile (1829-1905). Celui-ci n'a eu lui-même qu'un fils (Jules), qui n'a eu lui aussi qu'un fils (Jean), même s'il était bien entouré de huit sœurs.

Quand nous comparons avec les petits-fils des garçons de Damian (30 pour Pierre et 10 pour Mathurin), on comprend pourquoi le patronyme s'est multiplié plus rapidement ici, alors qu'il stagnait en Normandie et qu'il s'évanouissait progressivement ailleurs ; il y avait encore avant 1900 des traces du nom Beruby[17] en Écosse et de

[17] Je mentionnais dans le LMB, en 2009, **Elizabeth** et **William Berube** nés en 1771, de même que **Robert** et **Hannah Beruby** en 1815 et 1817, ces-derniers au Yorkshire. Pour Perth, en Écosse, il y a eu **Emma et John Beruby**, de 3 ans et 1 an au recensement de 1851 et une famille de Kensington (Londres) qui apparaît au recensement de 1871, **Charlotte** (née en 1819), **Francis** (1841) et **George Beruby** (1843).

Berube, au Pays de Galles, autour de Londres et au sud-ouest de l'Angleterre, de même que des traces de Baruby à l'est de ce pays.

Le risque de voir des noms s'éteindre est très concret avec un bouleversement majeur comme la Guerre de 1914-1918[18], qui a fait 1,3 million de morts en France. À elle seule, elle a causé la disparition de bien des patronymes. Neuf Berrubé ou Bérubé français sont morts au cours de cette guerre. Le lieutenant Pierre Bérubé, de Brest, était le seul qui ne provenait pas de la Haute-Normandie.

Dans un autre article publié au printemps 2010, je me suis par ailleurs penché sur les naissances en Seine-Maritime, rapportées sur Internet pour le début du XX^{e} siècle. Les résultats montraient pour la période 1891-1915 une fréquence des Barubé que je ne soupçonnais pas.

1891-1915 = 19 Barubé, 24 Bérubé, 21 Berrubé
1916-1940 = 23 Barubé, 31 Bérubé, 30 Berrubé
1941-1965 = 19 Barubé, 45 Bérubé, 52 Berrubé

2.3 Des cousins bretons

Il ne reste plus beaucoup de traces de la lignée qui s'est transplantée de Normandie en Bretagne à l'époque où Damian quittait la Normandie pour l'Amérique du Nord. Cette branche bretonne a tout de même produit des personnages dont il est intéressant de se souvenir. Je pense notamment au colonel **Raoul Bérubé** qui a

[18] Rappelons de plus **Georges Berrubé** de Cantaleu, prisonnier de guerre, en 1915, et **Léon Barubé** du Havre, en 1917.

malheureusement perdu son fils Pierre, un lieutenant, devant Paris et au tout début de la Guerre 14-18. Mais il y a aussi le mari de sa fille Caroline, Lucien Beaugé, qui a séjourné longtemps au Québec, soit de 1939 à 1951. En 1994, une rue de Sainte-Foy a même été baptisée Beaugé en son honneur.

Commençons toutefois avec un des petits-fils du colonel, **Henri**, que j'ai eu le plaisir de rencontrer au début des années 1990 et qui m'a fourni une documentation abondante sur sa lignée. Un de ses frères, né en 1922 et maintenant décédé, est connu sous le nom de **Jacques le Breton**. Il a fait partie des Forces françaises libres (FFL) sous l'égide du général de Gaulle. Ayant perdu ses deux yeux et ses deux mains à la bataille d'El Alamein, en 1942, il a consacré son existence au soutien moral des personnes handicapées. Il a publié deux livres : *Sans yeux et sans mains* et *Témoin de l'invisible*. **André** Beaugé, père capucin, un autre fils de Lucien, a aussi travaillé à l'organisation des pêcheurs au Nouveau-Brunswick. De plus, il s'est fait reconnaître pour son implication aux îles Kerguelen et il a fait l'objet d'un timbre à son effigie.

Henri Beaugé-Bérubé

Une vieille amitié s'est forgée entre les Beaugé et Bérubé de Bretagne et les Bérubé d'ici. Avant son décès, nous recevions de temps à autres des nouvelles d'Henri

Beaugé-Berubé (né en 1920), fils de Lucien Beaugé (1879-1958) et de Marie-Caroline Bérubé (1882-1975) de Bretagne, petit-fils du colonel Raoul Bérubé (1852-1941), dont il fut question dans le LMB au numéro de l'hiver 2012. Henri est également le père d'Anne Soupa, théologienne, co-auteure de *Les pieds dans le bénitier*, dont il a aussi été question dans le LMB. Anne a déjà vécu au Québec où elle a même eu un fils, mais ils sont retournés en France.

Soulignons seulement qu'Henri est décédé en janvier 2015 à 94 ans. L'un des derniers à porter le titre de « Compagnon de la Libération », à titre de membre d'un ordre créé par le général de Gaulle en 1940. Il a eu droit à un hommage qui lui a alors été rendu par le président de l'Assemblée nationale française, la mairesse de Paris et le président de la République.

Lucien Beaugé (1879-1958), officier de marine, océanographe, écrivain; l'époux de Caroline Bérubé

Il y aurait beaucoup plus à dire de cette famille que ce que nous présente le Tome II aux pages 164 à 166. Je veux me limiter ici à l'histoire de cette vieille amitié qui s'est établie entre cette famille de Bretagne et des cousins du Québec. J'en ai appris beaucoup dans un volume de 1958 intitulé *Lucien Beaugé et le barrage du détroit de Belle-Isle*. Il était question à l'époque de fermer ce détroit pour adoucir substantiellement le climat de la vallée du Saint-Laurent, un projet plutôt titanesque.

Le volume nous rappelle d'abord une initiative prise par un ancien résident de La Pocatière, Louis Bérubé, un spécialiste des pêcheries, dont le rôle influent est d'ailleurs

brièvement évoqué au Tome I, à la page 444. En 1932, alors qu'il était gérant de l'entreprise *Le Poisson de Gaspé LTD* et qu'il enseignait à l'École d'agriculture de La Pocatière, Louis s'inquiétait (déjà !) de la baisse des prises de morue dans le golfe Saint-Laurent. Il écrivit à un certain Le Danois, un directeur français d'un organisme voué à la recherche sur les pêches maritimes, lequel chargea Lucien Beaugé de donner suite à la requête. Louis reçut une réponse le 3 février 1931. Il eut alors la surprise d'apprendre que son correspondant était marié à une Bérubé, fille du colonel Bérubé. Ce dernier s'empressa lui-même de lui écrire pour comparer sa généalogie à celle du cousin canadien dont il apprenait l'existence. L'histoire aurait pu s'arrêter là, mais ce ne fut pas le cas.

Le gouvernement français s'inquiétait aussi de l'état de la pêche à la morue dans le golfe Saint-Laurent à cause de ses intérêts aux îles Saint-Pierre et Miquelon. En 1933 ou 1934, il y envoie un navire océanographique, le « Président Tissier » placé sous l'autorité du commandant Lucien Beaugé. Celui-ci s'empressa d'inviter Louis Bérubé à son bord, pour une expédition allant de North Sidney, en Nouvelle-Écosse, à la Côte-Nord-du-Golfe, après avoir contourné l'île d'Anticosti. « *Puis les années passèrent, mais l'amitié du commandant français et du professeur canadien fut entretenue grâce à une correspondance régulière* ».

En 1938, Louis Bérubé fut nommé directeur des études de l'École des pêcheries que le gouvernement du Québec décida d'établir à La Pocatière. Il fut également chargé de se rendre en France pour tenter de recruter un autre spécialiste pour cette école. Il se rendit à Brest pour consulter le commandant Beaugé au sujet de certains

prospects. Il découvrit avec surprise que le poste intéressait son interlocuteur, qui venait de perdre son navire, une conséquence des difficultés budgétaires que la dépression économique des années 30 avait imposées au gouvernement français. Lucien Beaugé prit la tête de l'École supérieure des pêcheries de La Pocatière en 1938.

Il a laissé sa marque au Québec où il a eu de l'influence comme professeur et conférencier et surtout, par son appui au projet visant à fermer le détroit de Belle-Isle. Le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale et l'invasion de la France par l'armée allemande le placèrent cependant dans une situation difficile. « *Il fut naturellement séparé de sa femme et de sa famille durant tout le temps de l'occupation de la France par les Allemands. Tous ses fils partirent pour le combat et le commandant Beaugé qui était un grand patriote et un père de famille exemplaire se plongea littéralement dans le travail pour oublier un peu les malheurs de sa patrie et cacher le plus possible son inquiétude à l'endroit du sort de tous les siens*. »

Durant toute cette période, il eut de la difficulté à maintenir une correspondance avec ses fils, notamment avec Henri et Jacques enrôlés dès 1940 dans les Forces françaises libres. En novembre 1942, Jacques fut grièvement blessé en Afrique du Nord, événement à la suite duquel il perdit l'usage de ses yeux et de ses deux avant-bras. La famille ne put se retrouver pour de bon qu'à la toute fin de la guerre. Son épouse Marie et son fils François avaient tout de même réussi durant cette période à conserver le manoir familial de Lossulien.

De 1945 à 1951, Lucien continua d'assumer son rôle à La Pocatière, mais il fut heureusement accompagné de son épouse durant chaque année scolaire. Le contact avec le Québec ne fut pas rompu par la suite. En 1991, Henri et ses frères accueillaient à Lossulien une délégation de Bérubé du Québec menée par Marius Bérubé, président de l'AFB. Henri visita lui-même le Québec un an plus tard avec son épouse. Il y a eu d'autres rencontres depuis. Sa fille Anne nous a rendu visite à quelques reprises.

Le colonel Raoul Bérubé

L'année 2018 marquait le centenaire de la fin d'une guerre mondiale, celle de 1914-1918. Il y a un Bérubé, le grand-père d'Henri Beaugé-Bérubé, dont la participation à cette guerre a inspiré un film produit à Hollywood, ce que la plupart des lecteurs de ce texte seront certainement surpris d'apprendre, comme je l'ai moi-même été. Rappelons d'abord que le célèbre Stanley Kubrick a réalisé ce film en 1957. Il relate, bien que de façon plus romancée, une histoire réelle qui remonte à la Première Guerre mondiale. Intitulé *Paths of Glory* dans sa version anglaise, *Les sentiers de la gloire* en français, ce film est un peu particulier puisqu'il dénonce implicitement la guerre. Il reprend par ailleurs un roman de 1935 fondé sur une histoire vraie, qui a

également donné lieu à une pièce de théâtre, en France, entre les deux guerres.

Le héros du film n'est nul autre que Kirk Douglas qui personnifie le colonel Dax, un officier d'artillerie qui refuse de tirer du canon sur ses propres troupes, malgré un ordre provenant de son général. Le colonel Dax devient en plus le procureur de trois officiers qui sont ensuite jugés en conseil de guerre pour désobéissance aux ordres. Malgré des arguments fondés, ils sont quand même fusillés à la fin.

Comme le tout est romancé, le méchant général qui a donné l'ordre est également très impliqué dans le procès. Le scénario repose en fait sur l'affaire des quatre caporaux de Souain qui mettait en cause un ordre du général de Réveilhac. Ces caporaux furent exécutés le 15 mars 1915. Le vrai colonel qui refusa de bombarder les troupes françaises était Raoul Bérubé, qui était ingénieur dans la vie plutôt qu'avocat.

Dans son édition du 9 août 1921, le journal *L'Humanité* rappelait l'événement ainsi : « *Le général de division donne l'ordre à l'artillerie française que, fort heureusement commandait un brave homme,* ***le colonel Bérubé****, de tirer sur la tranchée occupée par les soldats de la 21e compagnie et de tuer, par conséquent, ceux qui étaient sortis et ceux qui n'étaient pas sortis. Le colonel d'artillerie*

refuse à son tour d'exécuter l'ordre du général. Il exige un papier que celui-ci n'a pas le courage de lui donner. »

Le colonel Raoul Bérubé était breton. Il était en fait le descendant d'une petite branche des Bérubé, apparentée aux Bérubé d'Amérique, qui s'est transplantée en Bretagne au XVII^{e} siècle plutôt que de ce côté-ci de l'Atlantique. Les deux branches bretonne et québécoise n'en ont pas moins entretenu de bonnes relations pendant quelques décennies.

Officier de la Légion d'honneur, le colonel Bérubé (1852-1941) a été un condisciple de Foch, à l'École polytechnique, ce maréchal de France qui participa à la signature du traité de paix de novembre 1918, lors de l'Armistice. Le colonel Bérubé avait déjà lui-même perdu son fils Pierre (1887-1914) au tout début de la guerre, au combat de Beaumont-Steney. Rappelé d'Afrique, ce lieutenant du 8^{e} régiment d'infanterie coloniale a participé à la défense de Paris, lors de la toute première attaque allemande en août 1914.

Pour sa part, le colonel Bérubé ne fut pas jugé, mais quand même démis de ses fonctions. Il ne fut d'ailleurs réhabilité que beaucoup plus tard, quand fut vraiment connue la nature de l'ordre auquel il n'avait pas donné suite. Dans le contexte de la hiérarchie militaire française, il a fait preuve de culot, ce qui illustre pour moi, soit dit en passant, l'esprit d'indépendance des Normands. Son fils, Pierre, fut par ailleurs le dernier mâle de la lignée bretonne des Bérubé, la descendance ayant été assurée ensuite par une fille de la famille, Marie-Caroline (1882-1975).

Le père de Raoul, Ernest (1811-1898), avait également été un officier dans la marine, comme beaucoup de membres de cette lignée. Son ancêtre Charles, qui vécut entre 1685 et 1762, était lui-même fournisseur de la marine à Saint-Malo, probablement en voiles, un produit de l'industrie de la toile auquel des Bérubé sont déjà associés en Normandie. Seigneur de Costentin, il a été ennobli sous Louis XIV. Ajoutons enfin que Raoul avait un demi-frère, Léon (1869-1926), né d'un premier mariage de son père. Ce Léon s'expatria au Danemark où des enfants sont nés d'un deuxième mariage, une descendance qui porte un nom danois.

Tout comme il est étonnant de constater qu'un parent breton ait pu inspirer un classique d'Hollywood, il ne l'est pas moins de réaliser que le destin des uns et des autres a permis de telles retrouvailles entre le Québec et la Bretagne.

3 – Un nom plus que millénaire

3.1 Un nom de lieu d'origine scandinave

Dans les numéros de l'automne 2008 et de l'hiver 2009, Georges-Louis et Alfred Bérubé publiaient en deux parties, dans *Le Monde Berrubey*, un texte portant sur l'origine scandinave du nom Bérubé (Beruby/Barube) qui, selon un archiviste suédois, Per Vikstrand, dérive d'une forme ancienne, soit Bergaby(r). Les Vikings ont donné ce nom à plusieurs endroits différents se situant notamment en Angleterre, principalement dans la région du nord qui était soumise à la loi danoise (*Danelag* en danois ou

Danelaw en anglais), un peu l'équivalent dans ce pays de la Normandie en France.

Les villes centrales des trois parties du *Danelag* étaient *Jórvík* (le York actuel), les *Cinq Bourgs* (Derby, Lincoln, Stamford, Nottingham, Leicester) et *Norvic* (le Norwich actuel). Les endroits qui se sont appelés autrefois Berghby ou Berughby se situent tous dans ce territoire, 5 sur 7 au Yorkshire, les deux autres près de bourgs danois.
Tout cela commence plus ou moins deux siècles avant le *Domesday Book* (*Livre du jugement dernier*) de 1086, lequel constitue un recensement des baronnies, des fiefs et de toutes les possessions s'y rattachant. Vingt ans après sa conquête de l'Angleterre, le roi Guillaume le Conquérant voulait un portrait exhaustif de toute la richesse accumulée dans son royaume. Le nom de lieu qui nous intéresse y apparaît sous Berchebi, Berghebi, Bergheby ou Bergebi.

Un peu comme d'autres peuples, notamment les Norvégiens, les Français qui vivaient en Angleterre au XIII^{e} siècle, ceux que les historiens désignent comme la classe possédante des Anglo-Normands, se sont d'abord nommés entre eux en fonction de leur lieu de résidence. Or, entre le XI^{e} et le XIII^{e} siècle, les noms de lieu que nous venons de décrire ont évolué en Beruby dans le Lincolnshire (une trace en 1242) ou dans le Northamptonshire (en 1255), voire ensuite en Berwby (en 1274).

Nous détenons une compilation de toute une série de documents du Moyen Âge mentionnant des noms de lieu qui ont pu être ensuite empruntés comme nom de personne. Dans l'ouest du Yorkshire, il est à titre d'exemple question en 1236 d'un domaine nommé Berubi Grange ou

encore Berghubi Grange, qui deviendra plus tard Barrowby Grange après avoir été désigné comme Bar(r)abiegrange en 1597. Dans le nord-est du Yorkshire, le nom évolue en Boruby et Borabye (en 1415) et Barube (en 1483).

Les endroits auxquels nous référons dans ce texte existent toujours, mais sous des noms comme Barby, Barrowby ou Borrowby. En plus de villages mentionnés, il y en a d'autres comme Low Borrowby, Borrowby Grange, Borrowby Lane, etc. Par suite de la publication du texte de Georges-Louis et d'Alfred, je me suis lancé dans une recherche pour voir s'il y avait des personnes portant les noms en question à l'époque. J'en ai trouvé une quantité surprenante que j'ai rapportée en partie dans un document – une dizaine de pages bien tassées – qui apparaît sur le site Internet de l'Association[19].

Une de mes premières trouvailles fut celle de John de Beruby, un grand propriétaire vers 1322, de la région du nord-est où le nom apparaît plus tard comme Boruby ou Barube. Lors de présentations sur le sujet, des gens se sont étonnés que nous ayons pu autrefois être des Anglais. J'ai dû expliquer à quelques reprises que l'Angleterre était dominée à l'époque par une classe de francophones arrivés avec ou par suite de la Conquête de 1066. Les gens ignorent d'ailleurs en général que la Normandie faisait partie, avant 1204, du Royaume anglo-normand. L'Angleterre a continué jusqu'en 1399 d'être dirigée par une dynastie française, les Plantagenêt. La devise royale « Honni soit qui mal y pense »

[19] http://berrubey.com/wp-content/uploads/2018/05/References.pdf

nous vient d'ailleurs d'un des rois de cette dynastie, Édouard III.

Au XIV^{e} siècle, les dirigeants parlent encore français en Angleterre et pas du tout un dialecte anglo-saxon. La langue anglaise est encore en voie de naître d'un mélange des dialectes anglo-normand, anglo-saxon et scandinave. Mais elle n'est pas uniforme d'une région à une autre. Les textes officiels sont d'ailleurs souvent en latin quand ils ne sont pas en vieux français anglo-normand. C'est une évolution qui explique également celle de notre patronyme qui a été influencée par l'apparition progressive de l'anglais moderne et sa lente expansion d'une région à une autre.

Comme nous le verrons dans d'autres textes portant sur notre ADN-Y, les doutes portant sur le long séjour de nos ancêtres en Angleterre nous ont également incités à nous intéresser à la généalogie génétique. Avec la numérisation de nombreux documents d'archives qui sont conservés en Angleterre, les possibilités illimitées offertes par les moteurs de recherche sur Internet et les résultats tirés des tests d'ADN, nous avons pu faire au cours des dix dernières années des progrès, en ce qui a trait à notre identité profonde, dont il n'était même pas possible de rêver au cours des vingt-cinq premières années de vie de notre association.

Pendant cette période, j'ai souvent entendu des gens s'étonner d'apprendre qu'une partie de leur ADN-Y correspond à ce que l'on trouve en Angleterre. Ce n'est pas nécessairement parce que leurs ancêtres ont vécu en Angleterre, comme ce fut le cas pour les Beruby/Berube. Il ne faut pas oublier que beaucoup d'Anglais descendent en

réalité de Français arrivés là après la conquête normande, aux XI^{e} et XII^{e} siècles, ou par suite de la crise religieuse en France, aux XVI^{e} et XVII^{e} siècles (les huguenots). Qu'on aime cela ou pas, nous sommes nombreux à posséder des liens de parenté avec des familles qui vivent ou ont vécu dans les Îles Britanniques.

3.2 Le séjour en Angleterre

Dans la foulée de l'invasion de l'Angleterre par les Normands, en 1066, l'aristocratie anglo-saxonne a complètement été remplacée par une aristocratie de langue française provenant de Normandie, mais aussi d'autres provinces, notamment la Bretagne, le Poitou et la Gascogne. Ceux qui ont suivi la série *Downton Abbey* ont été témoins du déclin, au cours du XX^{e} siècle, de cette vieille aristocratie d'origine franco-normande qui s'est érigée sur les acquis de la conquête.

En Angleterre, les châteaux du Moyen Âge ont été construits par cette classe dominante pour se protéger de la population assujettie à son autorité. Quand le Robin des Bois de la légende vole les riches (nobles, prélats, chevaliers, bourgeois, hommes libres en général) pour donner aux pauvres, il s'attaque en réalité aux Français, c'est-à-dire aux occupants du pays et ce, au bénéfice d'une population colonisée. Le shérif de Nottingham était aussi francophone que son roi, Jean sans Terre, qui ne devait pas parler un mot des dialectes utilisés à son époque par les Anglo-Saxons, par les *Brittons* et par les descendants scandinaves de son royaume.

Les nombreux monastères alors construits étaient également soumis à l'autorité de supérieurs franco-

normands et il n'était pas non plus question qu'un Anglo-Saxon puisse devenir évêque ou curé. Les conquérants dominaient aussi le pays par le contrôle des institutions religieuses.

Il n'y a pas de doute pour moi que notre nom est d'abord apparu chez les Franco-Normands vivant en Angleterre au Moyen Âge. Cela devient une évidence quand on considère les nombreuses traces qu'ils y ont laissées. Il fallait d'ailleurs appartenir à la classe dominante constituée en majorité de Français et de Normands pour voir son nom apparaître dans des documents de diverses natures (actes de propriété, jugements, nominations, mariages, etc.) qui se sont retrouvés aux archives.

Plusieurs actes conservés aux *Archives nationales du Royaume-Uni* mentionnent des personnes de la région de Lincoln où se trouvait un des endroits qui se sont appelés Beruby, de nos jours Barrowby, près de Grantham. Certains portent le nom du lieu, dont **Richard, fils de Ranulf[20] de Beruby**, qui reçoit une *croft* et une *toft* (petite ferme et maison en vieux norrois) au XIII^{e} siècle (possiblement en 1242). **Godfrey, fils de Jocelin de Beruby**, y est témoin de l'octroi d'une terre du Hereford, vers 1280. **Thomas, fils d'Eudo de Berugby**, fait don lui-même d'une terre à Beruby, en 1304-05.

Le 26 février 1311, un **William de Beruby** emprunte six £ au supérieur de l'abbaye de Croxton. Ce William est identifié dans l'acte, rédigé en latin, comme un citoyen de

[20] Un prénom normand qui s'est transformé en Ralph dans le monde anglophone.

Lincoln. Un William, citoyen de Lincoln, était déjà présenté comme le fils de Robert de **Bergheby** dans un document de 1298. Enfin, Henry de Beruby, qui est témoin de la signature d'un acte (octroi d'une terre) à Flintham (Nottinghamshire), le 29 septembre 1326, appartient sûrement au même groupe De Beruby, originaires de la région de Grantham, puisque Flintham est situé tout proche, à l'ouest de cette ville.

Après ce constat, revenons-en brièvement à quelques-uns des personnages les plus intéressants évoqués sur le site Internet de l'Association, soit à www.berrubey.com .

Adam de Berruby, présent à Dublin en 1263-64

Adam de Berruby apparaît sur une liste des marchands de la Guilde de Dublin, en Irlande, une liste allant de 1190 à 1264. Adam a vécu il y a plus de 750 ans, après la disparition du ***Royaume anglo-normand***, qui a lui-même existé de 1066 à 1204. C'est une des plus anciennes personnes de notre nom que j'ai pu retracer. Qui plus est, son nom est écrit exactement comme celui de ***Damian Berruby*** en 1681, lors du recensement de la Nouvelle-France. Cela a de quoi intriguer alors qu'il y a plus de quatre cent vingt-cinq ans de distance entre Adam et Damian.

Le nom Berruby n'a pas pris racine en Irlande, comme d'autres noms normands, par exemple Fitzgerald, Burke, Martin ou LePoher (devenu des Power ou Powers). J'en ai toutefois retrouvé de rares traces sur *Ancestry*, tout comme des traces du nom Berrabe au Pays de Galles, dans le sud, là d'où est partie l'invasion de l'Irlande au XII^{e} siècle. Comme

le roi Henry II a fait de Dublin une colonie marchande de la ville anglaise de Bristol, beaucoup de ces nouveaux Dublinois venaient sans doute aussi de Bristol, une ville plus tard reconnue pour ses marchands-aventuriers. Ce port du sud-ouest de l'Angleterre comptait déjà au XII^{e} siècle sur une Guilde qui servait de modèle à celles de bien d'autres villes, dont celle des marchands de Dublin que Bristol parrainait d'ailleurs.

D'où pouvait bien provenir cet Adam ? Ma première tentative de réponse à cette question m'a porté vers la rive qui fait face à Wexford, au sud de l'Irlande, par où les Franco-Normands sont arrivés, avant de remonter vers Dublin. Du côté de l'Angleterre, cela correspond à la Baie de Bristol et au sud du Pays de Galles. J'inclus aussi cette région parce que le premier envahisseur de l'Irlande, Richard de Clare, surnommé Strongbow (*Arc-Fort* en français normand) était comte de Pembroke, en Galles du Sud, d'où il a amené d'autres Normands, alors qu'Henry II, un Plantagenet, était roi (1154-1189). Ce roi a fait de son fils, le prince Jean, le seigneur de l'Irlande (*Lord of Ireland)* après l'invasion du sud-est de ce pays. Il est par conséquent normal que des Anglo-Normands, ceux que je préfère qualifier de Franco-Normands, soient déjà présents à Dublin dès 1190, même si le pays n'a pas été entièrement conquis. Ce n'est qu'en 1541 que le roi Henry VIII d'Angleterre ajouta à son titre celui de roi d'Irlande.

Il a été plusieurs fois question dans *Le Monde Berrubey* de la famille Zouche qui possédait le manoir Beruby (ou Berughby/Berewby), dans les environs de Daventry, au Northamptonshire, une famille puissante qui s'est impliquée dans la guerre et le commerce, en plus de

produire une lignée de barons (of Haringworth) et même un archevêque de York. J'ai aussi signalé sur notre site Internet que l'endroit, devenu Barby de nos jours, s'est d'abord appelé Beruby à compter du XII^{e} siècle. Le nom Beruby y existe plus tôt qu'au Yorkshire et même un peu plus tôt que dans la région voisine du Lincolnshire où la première trace semble remonter à 1242. Il semble que ce soit autour de Daventry, au Northamptonshire, que l'utilisation de la forme Beruby de notre nom soit la plus ancienne, à la fois comme nom de lieu et comme patronyme.

En consultant l'histoire des Zouche sur Wikipédia, j'ai appris qu'Alan La Zouche (1205-1270), fils de Roger, était juge à Chester, dans le nord-ouest de l'Angleterre, à la frontière du Pays de Galles, et en même temps pour l'Irlande, au temps du roi Henry III (1226-1272). La Guilde des marchands de Chester était elle aussi parrainée par celle des marchands de Bristol. Il existe par conséquent un lien indéniable entre Dublin, Bristol, Chester et les Zouche. Alan La Zouche a également combattu pour le roi Henry III lors de la rébellion de ses barons, ce qui explique peut-être comment cette lignée des Zouche s'est positionnée pour faire en sorte que son fils, un autre Alan, devienne baron en 1299, ses descendants conservant le titre au cours des siècles suivants. J'ai pensé qu'il était probable que Roger (1175-1238), le père du premier Alan, voire même son grand-père, aussi appelé Alan (1136-1190), né en Bretagne, aient participé à l'invasion de l'Irlande. À ce sujet, j'ai trouvé un texte disant : *Roger La Zouche accompanied King John in his Irish expedition of 1210.* Comme il semble exister très tôt un lien entre les Beruby et les Zouche, il est logique de penser qu'Adam provenait aussi de la région de Daventry.

John de Beruby, grand-propriétaire au Yorkshire dans les années 1320

À l'hiver 2013, il a été question dans *Le Monde Berrubey* de John, signataire *circa* (autour de...) 1322 d'une pétition conservée aux Archives nationales du Royaume-Uni. Cette pétition présentée au nom des gens de la région de Cleveland, au nord-est du Yorkshire, est signée par de grands propriétaires terriens comme le supérieur de l'abbaye de Whitby et celui du prieuré d'Hexham. Autour de 1300, il y était également question des héritiers *De Beruby* qui avaient obtenu des propriétés importantes dans cette région, John étant, nous présumons, un des leurs. Un Thomas *de Beruby* apparaissait également dans la région sur un reçu datant de 1268. Il y a une question que nous nous posons maintenant au sujet de cette lignée *De Beruby* qui écrit son nom, ce qui étonne, exactement comme les Beruby du Northamptonshire, au centre de l'Angleterre : se peut-il que ces Beruby du nord-est proviennent eux aussi du milieu de l'Angleterre, là où le patronyme a laissé les plus anciennes traces ?

Nous avons fait d'autres trouvailles depuis cette découverte et elles nous fournissent certains indices pour répondre à cette question. Parlons tout d'abord de William (Willelmo) de Bercheby qui vivait vers 1240. Il apparaît comme témoin d'un acte inscrit au cartulaire du prieuré de Guisborough ou Guisbrough (Gyseburne en latin), dédié à saint Augustin, situé dans le diocèse d'Ebor (en fait celui d'York), au nord de Lythe, justement dans cette région appelée Cleveland où se trouve également Durham. Ce cartulaire a été compilé de 1230 à 1250. La fondation du prieuré, sur les terres de la famille *De Brus*, d'origine

normande, date de 1119-1129. Il sortira plus tard de cette famille un roi d'Écosse, Robert de Brus.

L'orthographe Bercheby correspond par ailleurs au nom Beruby, aujourd'hui Barby (au Northamptonshire) tel qu'il y apparaissait peu après le *Domesday Book* de 1086. Il y a des traces de l'utilisation pour cet endroit des deux formes du nom, soit Bercheby et Beruby. À première vue, cette utilisation similaire de deux épellations dans deux régions éloignées l'une de l'autre peut s'expliquer par la grande mobilité des Normands, souvent des « hommes libres » appelés par leur seigneur à un service militaire qui les obligeait à se déplacer.

De plus, Guillaume le Conquérant avait pris l'habitude, dès son accès au trône, de distribuer à ses barons des fiefs éparpillés, voire éloignés les uns des autres. Cela visait sûrement à éviter que ses barons deviennent aussi puissants en Angleterre que Guillaume pouvait l'être lui-même en France en tant que duc de Normandie. Ce devait sûrement être un peu agaçant pour le roi de France d'avoir pour vassal un duc de Normandie qui était roi lui aussi.

S'il y a une lignée dans le Nord pour laquelle le nom a évolué de Bercheby à Beruby, cela correspond donc à ce qui s'est passé aussi plus au sud où l'on trouve en 1220 Maître Samson de Berchebi, qui est témoin d'une donation au bénéfice du prieuré de Saint-André (rattaché à Cluny en France) situé à Northampton et dont il est apparemment le supérieur. Il est témoin de cet acte en compagnie de M^{e} Robert de Melhun et M^{e} Robert Grossetete, deux futurs évêques, dont un (Grossetete) d'origine normande, l'autre d'Anjou. À la même époque, de 1209 à 1235, Hugh Wells

est évêque de Lincoln avant d'être remplacé en 1235 par Grossetete, futur fondateur de l'Université Oxford. On est clairement en présence d'une lignée Bercheby/Beruby bien implantée dans ce qu'on peut appeler l'élite anglo-normande francophone qui domine le pays.

Mais il y a plus. Près de Guisborough se trouve un endroit appelé Eston. Lorsque qu'il a été question dans ces pages du *Manor of Beruby*, nous avons mentionné aussi celui d'Eston. Dans un volume de J.W. Freeman intitulé *Discovering Surnames*, il est par exemple fait mention d'un acte du 1er novembre 1261 qui dit, à la page 261 : *Grant that the executors of the will of Sancha queen of the Romans, for the good of her soul, may dispose of the wardship of the* ***manors of Eston and Beruby*** *late of William de Cantilupo which the King had granted to her*. Cela donne à penser que les Beruby qui apparaissent autour de ces deux domaines pourraient être apparentés ou du moins avoir la même origine, même s'ils sont éloignés, tout simplement parce que ces deux domaines ont toujours conservé les mêmes maîtres lorsqu'ils changeaient de main.

À l'époque, l'artisan restait attaché à un maître, son seigneur, tout comme le chevalier et les écuyers. Lorsque le manoir De Beruby est passé aux mains des Zouche, par suite du mariage d'Eudo La Zouche avec Milicent de Cantilupo, née en 1250, il en a été de même pour celui d'Eston et cela concernait les Beruby se rattachant à ces deux domaines pourtant distants l'un de l'autre.

Le patronyme va par ailleurs demeurer présent dans la région du nord comme en témoigne un autre acte au nom d'Emma de Beruby, datant d'un dimanche de la

Toussaint, le 4 novembre 1324 : « *Grant by Elizabeth de Fowlestow to* ***Emma de Beruby*** *of the third part of a toft, namely that part which William Freman once held*… » Il s'agit peut-être tout simplement d'une parente de *John de Beruby* puisqu'il est question de la même période.

Nous trouvons aussi des Berheby et d'autres noms semblables dans la région, lesquels peuvent dériver de Bergaby plutôt que de Bercheby, ce qui me porte à penser que la présence dans le nord de l'épellation Beruby n'y est pas là le résultat d'une simple coïncidence.

En même temps, on ne peut ignorer l'existence d'un Thurstan *de Berghby* (ou Bergaby) qui est témoin d'une donation effectuée par Adam de Brus (1113-1143) après la fondation de l'abbaye de Rielvaux, dès 1132, d'après un livre publié en 1889 sous le titre *Cartularium Abbathiae de Rievalle*. Quelques années plus tard, entre 1183 et 1203, il y a aussi un don de onze acres de prairie au bénéfice de l'abbaye de Rielvaux, à Leake, par Ralph, fils d'Uctred de Bergebi, un secteur où existait un fief de Bergheby en 1086.

Pour l'année 1253, il y a un **Serlo de Berewby** dans le registre de l'archevêché d'York. Un texte en latin indique que ce Berewby fait partie d'un groupe d'hommes, avec son frère Micael, les frères Folifet et Thomas Berewyk[21], qui sont invités à traiter leurs femmes honorablement, selon leur force, à défaut de quoi ils devront payer chacun une amende de dix marcs à l'archevêché. Nous avons également

[21] Ce nom ressemble à celui de Breivik que porte l'auteur du massacre de jeunes commis en 2011 à l'Île d'Utøya en Norvège. Cela indique la présence de noms norvégiens au Yorkshire.

trouvé Ralph de Berghby en 1303, William de Berghby en 1346, William de Berroby en 1391 et par la suite une lignée de Barroby qui se perpétue jusqu'à nos jours[22].

Mais, ceci ne nous empêche pas de penser que les Beruby de Guisborough pourraient quant à eux avoir la même origine que ceux du Northamptonshire, que j'ai déjà qualifiée de lignée de Daventry, et de l'ouest du Yorkshire, la lignée des environs de Leeds, que j'appelle aussi lignée de Laysencrofte. Dans le numéro 2 du volume 25 du LMB, il avait été en effet question des descendants de William de Beruby, le fondateur d'une mine de charbon à Shippen en 1262. Nous nous posions la même question parce qu'il était marié à une Walcote, autre nom anglo-normand provenant du centre de l'Angleterre, les Midlands.

Certains pourront douter que nous puissions descendre de grands propriétaires du nord de l'Angleterre comme ceux de la famille *De Beruby*. On ne peut cependant pas exclure cette possibilité parce que la peste noire de 1349 a tué jusqu'à 50 % de la population de certaines régions, privant de tels propriétaires d'une bonne partie de leur main-d'œuvre. Bien des domaines ont périclité, tout comme on a vu disparaître plusieurs hameaux, villages ou paroisses. John et ses descendants n'ont peut-être même pas survécu, contrairement aux Beruby de Shippen, descendants de William, dont on retrouve des traces plus tard en 1375, voire en 1419. Il n'est pas impossible par conséquent qu'un Beruby, ayant migré en Normandie, soit un descendant des De Beruby qui se sont transplantés du Northamptonshire au Yorkshire et que les trois lignées de

[22] *Le Monde Berrubey*, p. 12, vol. 25, nº 3, été 2013

Daventry, de Laysencrofte et de Guisborough du XIII^{e} siècle soient même apparentées.

John Barube de Coventry en 1519

En 2009, j'ai décrypté le testament de ce personnage impliqué dans le commerce international, acte qui date de mars 1519, il y a plus de 500 ans. Ceci m'a amené à réfléchir sur le lien qui pourrait exister entre lui et nous, surtout que le « a » anglais pouvait un peu ressembler à un « è » français. En roulant le « r », le nom Barube devait donc ressembler à Berrubé, sauf pour le « u » qui devait plutôt se prononcer « eu ».

Sans être parfaitement clair, le testament de John nous donne peut-être des indices révélateurs. Berger[23] nous dit par exemple que la documentation est rare sur les marchands de Coventry, avant 1550, hormis quelques testaments. La ville est cependant associée depuis longtemps au commerce international en relation avec York. Leurs marchandises, destinées à Calais, transitaient par le port de Boston, sur la côte est de l'Angleterre. En 1505, Richard Marler, un *stapler*[24], était selon Berger (page 95) *one of the richest merchant in England*. Si le nom qui apparaît au testament est bien le sien, cela confirme le lien existant entre John et le commerce international de la laine.

[23] BERGER, Ronald, The Most Necessary Luxuries, *The Mercers' Company of Coventry, 1550-1690*.

[24] Surnom donné aux marchands impliqués dans le commerce international de la laine à cause d'une taxe qui servit à financer la Guerre de Cent Ans.

Le testament permet également de comprendre que John est très religieux. Il est de son temps, mais en même temps catholique comme le confirme sa dévotion à la Sainte Vierge. Il est aussi entre deux générations, avec un père encore vivant et quatre enfants à sa charge, dont certains ont déjà des enfants. Il ne distribue que de l'argent, pas de propriété[25] ni d'autres biens. Il a apparemment besoin de faire son testament en 1519 parce qu'il est malade (son premier don va d'ailleurs à la maison des Chartreux), alors qu'il est plus jeune que son père. Un document du XVI[e] siècle évoque une épidémie qui est sans doute en cause. « *C'est toujours par le Shropshire qu'a commencé à se déclarer la maladie connue sous le nom de Suette ou Sueur angloise. Elle se manifesta, pour la première fois, en 1487 ; elle fit périr une infinité de monde dans cette province, & successivement dans toute l'Angleterre : elle cessa à la fin de cette même année, & reprit en 1518...*[26] »

En 1379, un **Wilhelmus Beruby** habitait par ailleurs à Willoughby, dans le Merton Hundred, d'après *The Roll Taxes of 1377, 1379 and 1381, Part 2 – Lincolnshire.* Il est question d'une vingtaine de kilomètres seulement entre ce village et Coventry. On est aussi à 8 km au sud de Rugby, au Warwickshire, et à 7 km au nord-ouest de Daventry, au Northamptonshire, et donc à la frontière des deux comtés.

[25] Il faut dire que la propriété foncière était organisée différemment à l'époque. Le propriétaire était plus souvent le seigneur, baron, comte ou chevalier. Les occupants d'une propriété étaient liés à lui par un bail à long terme, comme un bail emphytéotique, qui se transférait d'une génération à l'autre.

[26] *De la lecture des livres françois* dans Mélanges tirés d'une grande bibliothèque, Paris, Éd. de la Reine 1782. http://books.google.ca/books?id=MJ8TAAAAQAAJ&pg=RA2-PA103&dq=roger+de+montgomeri&hl=fr#PPP9,M1

Le village est juste à l'ouest de la route menant de Daventry à Coventry. Le village de Barby, autrefois Beruby, est situé à l'est, de l'autre côté de cette route. Ils sont reliés par un chemin qui s'appelle le Longdown Lane. S'il y a 7 km entre Willoughby et Daventry, il y en a la moitié moins entre Willoughby et Barby.

Le nom Willoughby origine du vieux norrois *Viligbýr.* Les noms Beruby et Kilsdesby (village voisin) et Nortoft ont aussi une origine norroise. On est dans un coin de pays qui a longtemps été marqué par la présence des Danois.

William de Berughby dans les années 1330

Certains Beruby ont laissé plus d'une trace. William a été « institué » vicaire en 1328 pour la paroisse de Saint-Probe, aujourd'hui Probus, dans les Cornouailles et ce, par Mgr Grandisson, dans un texte écrit en vieux français anglo-normand. Comme la forme Berughby est alors en usage à Barby, nous pouvons le rattacher aux Beruby de *Daventry*.

J'ai trouvé d'autres traces le concernant. Le 1er janvier 1332, il est curé (« rector ») à Hatherup. Il obtient ce jour-là une dispense de l'évêque de Worcester pour aller rencontrer le roi lui-même, Édouard III. Un peu plus tard, il est présenté comme une « parson of the church of Hatherop » et désigné dans le même acte comme « king's clerk ». Il détient en quelque sorte un statut de fonctionnaire en plus d'être curé. À l'époque, les gens avaient rarement de l'instruction, sauf les clercs.

William fait l'objet d'une « présentation » à l'église de Montgomery, dans le Hereford, cette année-là. Cela m'a rappelé un document que j'avais signalé dans un article sur

Barrowby au Lincolnshire alors qu'un William de Berughby, « parson of Montgomery », aussi appelé Boroughby, y était bénéficiaire d'une licence royale. J'ai compris plus tard que cette licence n'avait pas trait au commerce mais plutôt à des échanges permettant d'obtenir un avancement (« preferment ») au sein de l'Église. Le document signale que la licence n'a pas encore été utilisée. William s'en servit plutôt le 6 décembre 1337 alors qu'il devint curé de la paroisse de Kiltesby/Kildesby, dans le diocèse de Lincoln, qui correspond justement de nos jours à Kilsby, le village voisin le plus près de Barby, autrefois Beruby ou Berrobi. Il est même question à l'époque de la commune (villata) de Beroubi-Kilsdesby. Comme il s'agit d'une paroisse pauvre, il en tire probablement des revenus à distance sans y être nécessairement présent.

Ce qu'on appelle une « présentation » coïncidait avec la prise en charge d'une paroisse par un nouveau curé. Avant son départ officiel, en 1337, une nouvelle présentation a lieu à Montgomery, ce qui coïncide avec le départ de William vers sa nouvelle paroisse, Kilsby, dans le diocèse de Lincoln.

Le titre de « king's clerk » correspond à celui de conseiller clérical du roi, ce qui implique une responsabilité en termes de service public ou dans le cadre des relations diplomatiques. Il y a d'ailleurs plusieurs actes juridiques dans les « *Close Rolls* » pour lesquels on retrouve un William de Berughby, clerk, dans ces années-là ou encore le nom BERUGHBY, notamment en 1326, 29, 32, 36, 37 et même 1349.

Toujours sous Édouard III, un autre acte désigne William de Berughby comme un des deux procureurs en Angleterre, avec Geoffrey Chabot, de l'abbaye de Saint-Nicolas située à Angers, en France, pour trois ans, de 1344 à 1347. Le roi Édouard III étant de la dynastie des Plantagenet, ses origines sont en Anjou, dont Angers est la capitale historique. Rappelons que cette dynastie venue de France a succédé en Angleterre à celle des rois normands.

Sibella, fille de Richard Berube, en 1540

Au printemps 2013, je mentionnais brièvement dans ma chronique *L'historiographie* avoir trouvé des traces du nom Berube en Angleterre, sur *UK Ancestry*, dans une liste portant sur les baptêmes, mariages et enterrements « d'avant 1812 ». Je me demandais alors s'il ne s'agissait pas de huguenots (protestants français) réfugiés dans le Yorkshire. Je suis plus tard retourné sur le site pour découvrir différents actes beaucoup plus anciens que ce que je soupçonnais, remontant même avant la crise religieuse qui marqua Rouen en 1562.

Il est question par exemple du baptême de Sibella, fille de Richard Berube, le 2 août 1540, soit deux ans avant le plus vieux mariage connu d'une Berrubé à Limésy, en Normandie, Olive, le 29 juin 1542. Il est à présumer que cette Olive est elle-même née dans les années 1520, avant Sibella. Mais le père de cette dernière, Richard, a dû venir au monde avant elle, sans doute dans les années 1500-1520. Sibella a été baptisée dans la paroisse St. John the Baptist à Halifax, un endroit situé au sud-ouest de Leeds, à une distance de 26 kilomètres. Elle a sans doute une sœur nommée Margaret puisque celle-ci épouse Richard Hoyle

dans la même paroisse le 10 février 1560. Il est tentant de faire un parallèle avec d'autres vieux mariages que nous connaissons de cette époque et qui implique des Berubé/Berrubé/Berrube de Normandie à Limésy, Houppeville ou Saint-Gervais de Rouen dans les années 1550-1560 (Tome II, p. 29 et 30).

Les Beruby/Berube du Yorkshire-Ouest

Dans un article du printemps 2013, je rappelais l'existence d'un autre **William de Beruby**, celui-là fondateur en 1262 d'une mine de charbon. Il est alors marié depuis 1240 avec Alice de Walcote, nom de famille qui provient plutôt du centre-est de l'Angleterre, soit du comté de Norfolk (Est-Anglie). Ce William porte aussi le titre de Sieur de Laysingcroft, un nom qui ne m'apparaissait correspondre à aucun endroit en Angleterre. Il a par ailleurs emprunté l'argent nécessaire à son projet de mine à sa belle-sœur Margaret. J'ai par la suite découvert qu'il existe une ferme Lazencroft, sept kilomètres à l'est de Leeds. Rappelons qu'à cette époque les Normands d'Angleterre se mariaient encore entre eux, presque jamais avec des Anglo-Saxons. Mais, cela a commencé à changer par la suite.

La mine créée en 1262 devait être située à Shippen, près de Barwick-in-Elmet, juste au nord de Garforth, à l'est de Leeds. Un John de Beruby hérite justement de sa tante, en 1277, d'une propriété à Shippen ; il est identifié comme le fils de William de Beruby « the elder », ce qui laisse croire qu'il a aussi un frère nommé William « the younger ». Il est plus tard question, en 1375, d'un endroit nommé Beruby, tout près de Lasingcroft, où deux frères Beruby sont présents. Il y a donc des Beruby de cette lignée qui ont

survécu à la peste de 1349 qui a tué une grande partie de la population (de 20 à 30 % au moins, jusqu'à 75 % dans certains villages). En 1419, un autre William de Beruby est enfin témoin dans un acte de vente à Schepyn, sûrement une autre manière d'écrire Shippen. S'il n'y a plus de village de ce nom dans la région, il y a une ferme, *Shippen House Farm*, située juste à l'est de *Lazencroft Farm*. Il n'y a pas non plus de village De Beruby sur la carte, mais on trouve près de Garforth une route Barrowby, une avenue et une allée (Lane) du même nom. En 1402, le curé de Garforth s'appelait d'ailleurs William de Beroby.

Y a-t-il un lien possible entre la lignée De Beruby retracée pour la période 1240-1419 et les Berube présents dans la même région, dans un rayon d'au plus 40 kilomètres, au XVI^{e} siècle ? J'ai parlé de Sibella et Margaret, mais il y en a d'autres, par exemple Isabell, fille de William Berube, qui se marie à Dewsbury le 15 septembre 1625. On est ici à 19 kilomètres de Leeds. Un autre William Berube, fils de Richard, est baptisé à Bardsey le 14 juillet 1682, 13 kilomètres au nord de Leeds. Au sud de Leeds, un Thomas Berube se marie à Royston en 1688. Elizabeth Berube, fille de John, est baptisée à Mirfield (16 km à l'ouest de Leeds vers Dewsbury) en 1711. S'il y a eu un village nommé Beruby dans le coin au XIV^{e} siècle, il est toujours possible que certains de ses habitants en aient pris le nom sans descendre eux-mêmes du William de Beruby de 1262. Mais, il a aussi de bonnes chances que ces rares Beruby et Berube habitant la même région soient tous apparentés.

Faut-il voir une différence entre la finale en « by » et celle en « be » ? Jusqu'au XVIII^{e} siècle, l'épellation des noms de personnes reste très variable, en Normandie comme en

Nouvelle-France ou en Angleterre. Dans le nord de ce pays le « by » se prononçait d'ailleurs « bé » tout comme le « bey » qu'on retrouve ensuite chez certains Berrubé de Normandie. Comme le « bé » ou « by » s'écrivait par ailleurs « be » en latin, langue alors souvent utilisée dans les textes officiels, il n'est pas surprenant que ces manières d'écrire aient été interchangeables.

Est-ce qu'il y a un lien possible entre les Berube de l'ouest du Yorkshire, ceux de Normandie et d'Amérique ? Rouen est occupée par les Anglais de 1420 à 1450, plusieurs s'y établissant alors que l'économie anglaise se porte mal. S'il y avait encore des *De Beruby* à Shippen en 1419 et même des descendants Berube par la suite dans la région, il n'est pas impossible qu'un cadet de la famille ait profité de l'opportunité qu'offrait la prise de Rouen. Sauf qu'il n'est pas évident d'en faire la preuve. Quand nous avons appris que notre ADN-Y nous classait dans un sous-sous-groupe de l'haplogroupe R1b/U198 constitué d'un petit nombre de personnes dont les ancêtres portent des patronymes qui sont présents à l'époque dans le nord de l'Angleterre, cette possibilité nous est apparue fort vraisemblable.

Ce qu'il y a de plus intriguant, c'est toutefois de constater que la forme Berube de notre nom a été présente autour de Leeds durant une période qui s'étend sur deux siècles et même le double en tenant compte de la forme Beruby du patronyme. Cela donne à penser que la plupart des quelques autres Berube que l'on trouve plus tard, aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, dans le sud de l'Angleterre (Devon, Cornwall, région de Londres) ou au Pays de Galles, peuvent descendre eux aussi de la lignée de Laysencroft (près de Leeds).

D'où proviennent ces Beruby/Berube ? Ils ne sont pas nécessairement apparentés à tous ceux que l'on retrouve ailleurs en Angleterre. En plus d'un village De Beruby situé à l'est de Leeds, il y avait aussi dans la région un endroit nommé Berubi Grange. Selon *The chartulary of the Cistercian abbey of St. Mary of Sallay in Craven*, il existait en effet à Berubi (aussi **nommé** Berghubi), au nord-ouest de Leeds, au temps d'Henry III (en 1236), une maison et une ferme (*toft* et *croft*) près du monastère de Sawley : *« dedi et presenti carta mea confirmavi Thome filio Ricardi de Goldesboruh toftum et croftum que Henricus tenuit in Berubi propinquiora terre monachorum de Sallai in eadem villa de Berghubi;* » Il s'agit d'un endroit qui était nommé Berghebi auparavant, dans le *Domesday Book* de 1086.

Ce domaine appartient alors au Normand Erneis de Buron, un compagnon de Guillaume le Conquérant, et il en détient 72 dans le Yorkshire et le Lincolnshire. Le seigneur local s'appelle Gospatric, fils d'Arnketil. Il n'y a alors là que quatre villageois, deux petits propriétaires et un seul « homme libre », sans doute Gospatric lui-même. Il est possible qu'une lignée dite De Berubi descende de cet homme.

Selon un document des Archives nationales du Royaume-Uni, le pape Alexandre III a confirmé, en décembre 1172, le don au monastère de Sallay de la grange de Berhebi par William Hallasire, en même temps que le statut du monastère et d'autres dons, dont un du baron William de Percy II (1088-1175).

Si quelqu'un se questionne par ailleurs sur des traces plus récentes de notre nom en Angleterre, signalons qu'un

Richard Barubé, commerçant dans la paroisse *St. Bartholomew the Great*, à Londres, a fait son testament le 3 octobre 1713, au bénéfice d'un frère et d'une sœur. Lui et son épouse Elizabeth n'avaient pas encore d'enfants, le document évoquant plutôt ceux à venir. Par contre, il y est question de sa sœur, Hillary, de ses frères John et William Barube, et du fils de John qui porte le même prénom que son père. Il y avait donc des Barube à Londres au début du XVIII^{e}. Un John Baruby est pour sa part maire de Great Yartmouth, dans le Norfolk, en 1762. Pour sa part, Robert Baruby, de Kingston-upon-Hull, un fabricant de bière noire, déclare faillite le 15 mars 1825.

En ce qui a trait à nos traces sur *UK Ancestry*, signalons un Andrew Berrube dans l'armée britannique il y a deux cents ans, vers 1815, au temps de la bataille de Waterloo, lorsque Napoléon a été défait. Il y a eu également un soldat, JFY Berubie, qui a été décoré de la *South Africa Medal* (guerre des Boers de 1899-1902).

Si nous prenons en compte différents orthographes possibles, nous trouvons d'autres traces. Dans l'est du Yorkshire, il y a énormément de Burby dans les recensements de 1901 et 1911, de même qu'une dizaine de Beorby, nom qui apparaît de plus dans le Kent, au sud de Londres. Dans le Kent, il y a aussi en 1911 une Ellen Longworth, née Bruby en 1853 et des Berrabe (dont Modeste né en 1847), nom que je trouve avec Berrabe/Berraby en Galles (j'ai retracé 32 Barraby), en plus de Barrabey et Barrabie au sud, contre seulement deux Berube au nord, sans compter des Burhby, Barhoby, Baroby ou Barrobie. Il y a des Barrby au Lincolnshire en 1911 et

deux Bearyby au Surrey et au Hampshire, respectivement nés en 1875 et en 1906.

Dans le Warwickshire, au centre de l'Angleterre, où vivait John Barube en 1519, l'orthographe diffère un peu : il y a des Barhby, Barreby, Bareoby, Bearobey, Borby, Burbay, Burbey, Burbeay, Burbeye et Byrbie ou Byrrbie. J'ai même trouvé un John Byruby (y = é ?) à Warwick, dans le *Land Tax Redemption* de 1798, tout comme Annie et William **Beryby**, nés dans le Devon, au sud-est du pays, en 1874 et 1876.

3.3 Reculer au temps du Moyen Âge

Pour un généalogiste, il a longtemps été illusoire de croire que l'on pourrait un jour en savoir plus sur des ancêtres du Moyen Âge, les registres paroissiaux n'étant devenus obligatoires qu'autour de 1540.

Les résultats provenant des tests d'ADN doivent par ailleurs s'interpréter en fonction de l'histoire des lieux auxquels ils nous relient. Ayant découvert de nombreuses traces de gens nommés Beruby dans l'Angleterre du Moyen Âge, j'ai vite été convaincu que ce nom y était essentiellement porté par des francophones. Il était donc surtout question des descendants de Normands arrivés là avec la conquête de 1066 par Guillaume le Conquérant ou à la suite de celle-ci, à l'époque du royaume anglo-normand, c'est-à-dire avant 1204. Les résultats que nous avons obtenus au test du BIG-Y 500 ne permettent pas toutefois d'exclure une autre hypothèse sur l'origine ancienne des Bérubé, celle de ***Danois*** de racines germaniques qui seraient venus en Angleterre sous le règne de *Knud den*

Store (Le Grand). Les historiens anglais les qualifient souvent de ***Saxo-Danes*** ou même parfois d'Anglo-Vikings.

Pour certains historiens, les Scandinaves du Yorkshire ont longtemps constitué une société culturellement distincte de celle des autres habitants d'Angleterre. En théorie, cette région a cessé d'être un royaume danois après l'an 954. En réalité, l'identité de ces gens est demeurée intacte jusqu'à 1066 au moins parce que l'Angleterre tout entière fit partie d'un empire nordique, avec le royaume danois et celui de Norvège, au cours du XI^{e} siècle. La loi danoise continua même de s'appliquer à une grande partie de l'Angleterre après l'invasion normande de 1066.

Rappelons que Knud Den Store (Canute le Grand en français) fut roi d'Angleterre de 1016 à 1035, en même temps que roi du Danemark et de Norvège. Ses fils prolongèrent ce règne jusqu'à 1042. Knud aurait également renforcé son autorité en Angleterre en épousant Emma, la fille du duc de Normandie Richard Sans Peur, en 1017. Fils du roi danois Sven à la Barbe fourchue, sa mère aurait par ailleurs été une princesse slave, voire la fille du duc de Pologne.

Avant de devenir roi, Knud avait été gouverneur de Poméranie, cette longue côte sud de la mer Baltique qui, faisant face à la Scandinavie, appartient aujourd'hui à l'Allemagne et à la Pologne. Il y avait là, non seulement des Scandinaves, mais aussi des Slaves et des Germains.

Knud aurait amené en Angleterre de 3 000 à 4 000 *housecarles* (en vieux norrois *hůskarlar*), probablement recrutés en bonne partie dans le territoire dont il avait été gouverneur. Il s'agissait en quelque sorte d'une petite armée de gardes du corps, des guerriers régis par des règles strictes et entraînés sur le modèle des *Jomsvikings*. Ces-derniers, des mercenaires provenant de Jomsburg, sur une île proche de l'actuelle Pologne, ont également participé à la conquête de l'Angleterre par les Danois.

Quelque temps plus tard, Knud les a cependant chassés après une querelle avec leur leader Thorkell le Grand, un Jomsviking, qui alla pour sa part vivre en Suède. La plupart de ses hommes se seraient réfugiés dans le Cotentin, en Normandie, là où d'autres Vikings (l'armée de Thorketil) s'étaient également réfugiés un siècle plus tôt, en 918. Ils ont continué de s'opposer à la christianisation des leurs, d'où leur surnom de païens. Leurs descendants ne se

sont assagis pour de bon qu'au temps de Guillaume le Conquérant, en partie parce que celui-ci leur a donné l'occasion de participer sous ses ordres à la conquête de l'Angleterre de 1066.

Il y a fort à parier que d'autres éléments de cette population de Poméranie ont suivi Knud en Angleterre durant son règne. Ces gens y ont certainement été identifiés comme des Danois parce qu'ils venaient d'une région alors intégrée au royaume danois. Mais, ces Danois n'étaient sans doute que rarement d'origine scandinave. La découverte de traces d'Europe de l'Est dans l'ADN *autosomal* de quelques Bérubé peut laisser croire que nos ancêtres, bien que d'origine nord-germanique comme les Francs ou les Anglo-Saxons, ont des racines dans cette région marquée par une présence slave (Vendland et Pommern sur la carte). La proportion élevée de Bérubé appartenant aux groupes sanguins AB/B se comparant à ce que l'on trouve en Pologne plutôt qu'en Europe de l'Ouest, cela ajoute un argument dans le même sens. En même temps, on ne peut négliger le fait que les Hommes du Nord pratiquaient le commerce des esclaves, souvent recrutés parmi les Slaves (le mot esclave se dit d'ailleurs *slave* en anglais). On peut se demander si certains ne se sont pas réservé une belle Slave comme concubine et du même coup, une descendance germano-slave.

Nous ne savons pas jusqu'à quel point et pendant combien de temps la Poméranie a été un territoire danois. Un article paru dans les journaux rapportait en 2018 qu'un enfant de treize ans venait justement de découvrir dans le nord de l'Allemagne, dans l'île de Rügen, un trésor caché là par le roi danois Harald 1er (910-987), qui se serait éteint

dans cette région de Poméranie. Harald 1er était le grand-père du roi Knud den Store. Les pièces de monnaie les moins anciennes dateraient de 980.

Au sujet d'Harald 1er, je suis également tombé sur le passage suivant d'un vieux volume de 1843 intitulé *Histoire de la Scandinavie : Danemark, Suède et Norvège*. Il est écrit : « Dès le commencement de son règne, il fut appelé au secours de ses frères d'armes, menacés de perdre la Normandie. Il équipa une flotte considérable, combattit avec eux, et parvint à leur rendre la libre possession de cette belle province ».

Cela établit certainement un lien clair entre les Vikings « danois » de Poméranie, qui n'étaient pas nécessairement des Scandinaves, et la Normandie. Autrement dit, il y a eu aussi en Normandie des gens qui provenaient du sud de la Baltique, soit d'un territoire appartenant vers l'an 1000 à un royaume danois beaucoup plus étendu que le Danemark actuel. Les Bérubé pourraient par conséquent descendre de ces anciens Danois dont les origines se comparent à celles des *housecarles* amenés en Angleterre. Dans un cas comme dans l'autre, il n'y a pas nécessairement de liens au plan génétique avec les Danois d'aujourd'hui.

En remontant à l'époque, il y a cependant un autre lien possible avec les Saxons danois (*Saxo-Danes*) du nord de l'Angleterre. Dans un texte sur les Beruby de l'ouest du Yorkshire, j'ai fait mention de Barraby Grange, autrefois *Berubi Grange*, un manoir situé à proximité de *Kirkby Overblow* au nord de Leeds. Il y avait une place forte à un mille de *Berubi Grange*, toujours connue comme *Morkere Hill*, qui constituait au XIe siècle, avant l'arrivée des

Normands, le siège de trois princes du Nord que l'on qualifiait de *Danois saxonisés*, ce qui ne fait pas une grande différence à mes yeux avec des Saxons danois ou plus précisément, des Danois d'origine nord-germanique.

Si nos ancêtres appartenaient à un groupe de Danois d'origine germano-slave, cela pourrait expliquer pourquoi notre ADN-Y ne concorde pas tout à fait avec celui des Anglo-Saxons ou des Normands testés jusqu'ici. J'espère que nous en saurons plus un jour sur cette hypothèse par les résultats que d'autres personnes de « notre espèce » pourront obtenir au BIG-Y 500.

J'ai quand même été pris par surprise lorsque j'ai appris en 2018 qu'un Suédois, nommé Carlgren (Kärlgren à l'origine), obtenait des résultats au BIG-Y 500 qui, tout en étant exceptionnels pour la Suède, ressemblaient de très près à ceux des Bérubé, assez pour penser que nous avions un ancêtre commun il y a environ mille ans, durant l'ère viking ou juste avant.

Si notre ancêtre en ligne directe devait se révéler de cette origine, cela signifierait qu'il y a eu dans le nord-ouest du Yorkshire un ancêtre qui a réussi à se hisser parmi l'élite franco-normande. Ce n'est pas entièrement impossible car les Normands ont eu besoin de s'appuyer sur des « cadres » locaux pour gérer des territoires comme celui-là. Peut-être ont-ils réussi à obtenir l'appui de ceux que l'on décrivait précédemment comme les princes du Nord.

4 – L'ADN des Bérubé

4.1 Des résultats parfois trompeurs

Il arrive que certaines associations de familles se demandent si elles ont un intérêt à investir dans des tests portant sur l'ADN pour en apprendre plus sur le passé de leurs ancêtres. Ce n'est sans doute pas nécessaire pour tout le monde. En même temps, les tests peuvent toujours nous en apprendre un peu et parfois, beaucoup. Par exemple, ce n'est pas parce qu'un ancêtre provenait de Bordeaux ou de Dieppe que ses racines y étaient très profondes ; vous pouvez très bien découvrir que ces racines-là sont plus typiques de l'Alsace, de la Suisse ou même d'Europe centrale. De mon côté, j'ai beaucoup retiré de mon expérience. C'est pourquoi j'ai cherché à la décrire en détails dans les *Nouvelles de CHEZ NOUS*, le bulletin électronique de la *Fédération des associations de familles du Québec* (FAFQ) à compter de novembre 2018. Les anciens bulletins sont accessibles en ligne à www.fafq.org.

Comme je l'ai mentionné au point 1.5, notre ADN-Y, celui hérité de père en fils, a permis de nous classer dans le groupe R-U198 plutôt identifié aux Anglo-Saxons. Avec notre ADN *autosomal*, c'est à-dire les 22 paires de chromosomes qui nous définissent une fois mise de côté la paire qui détermine le genre féminin ou masculin, plusieurs Bérubé se sont d'abord retrouvés avec un pourcentage plus ou moins élevé d'un ADN identifié aux Norvégiens. Ceci me paraissait d'autant plus paradoxal dans mon cas que l'on me trouvait des cousins suédois avec cet ADN autosomal, mais pas de Norvégiens.

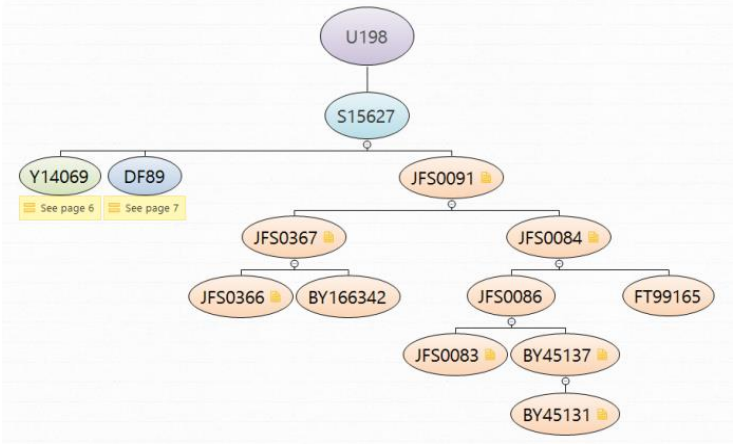
Il y a eu finalement une révision par la firme *Family Tree DNA* (FTDNA) à la suite de l'accumulation des données résultant du nombre de plus en plus grand de gens testés. L'ADN norvégien des Bérubé s'est plutôt transformé en ADN britannique. Mais, notre ADN peut correspondre au centre-nord de l'Angleterre, une région où l'on retrouve des traces de notre patronyme au Moyen Âge et en même temps, une présence significative de Norvégiens, dont plusieurs avaient été chassés d'Irlande. Il y a peut-être là plus qu'une coïncidence.

Des tests de plus en plus sophistiqués permettent maintenant de mieux reconstituer le cheminement de nos ancêtres à travers l'Histoire. Je pense notamment aux tests BigY-500 et BigY-700 de FTDNA. Dans un groupe de recherche sur les porteurs de la mutation U198, on en est arrivé ainsi à établir un portrait de plus en plus détaillé des différentes branches de l'arbre auquel les Bérubé appartiennent et des branchettes qui en émanent.

Il y a dix ans, j'avais appris que l'haplogroupe R-U198 était aussi présent aux Pays-Bas et dans le nord de l'Allemagne, région d'origine des Saxons. Ce groupe constitue lui-même une branche d'un haplogroupe, R-U106, dont la naissance remonterait à environ 10 000 ans. Les U106 correspondent aux tribus nord-germaniques dont les descendants se sont éparpillés en Europe centrale, mais surtout en Scandinavie et dans les Îles Britanniques. Les U106 sont également présents en Normandie.

Comme francophones, les Bérubé se retrouvaient tout seuls parmi des centaines de patronymes anglo-saxons et quelques-uns allemands ou hollandais. Paradoxalement, les

résultats obtenus étaient différents de ceux des autres membres de cette parenté. Ils le sont à un point tel que nos ancêtres communs avec les autres U198 ne peuvent que se situer très loin dans le temps, quelque part entre 2000 et 4000 ans. En Angleterre, les U198 ne représentent par ailleurs que 2 % des hommes, dont une minorité est porteuse de la mutation S15627. Cette minorité est elle-même constituée en majorité des Y14069 et des DF89 représentés dans le tableau ci-après. Il y a aussi une branchette JFS0091 à laquelle appartiennent bien peu de gens, mais dont nous sommes. Nous voyons dans le graphique les rameaux de celle-ci.



Pour l'instant, le seul autre nom de famille que nous trouvons sous la petite branchette JFS0367 est celui de Carlgren présent en Suède. Sous celle-ci, les Bérubé sont représentés dans le graphique par la mutation JFS0366 et les Carlgren par la BY166342. Il n'y a que quelques noms de familles anglo-saxonnes, d'ailleurs relativement rares, sous

l'autre petite branchette JFS0084, par exemple les Tatum (JFS0083). Il ne faut pas croire pour autant que nos lointains ancêtres en ligne directe provenaient de Suède.

Étant donné que la présence en Suède d'un U198 nommé Carlgren représente un cas tout à fait exceptionnel et que la présence des Bérubé dans le groupe anglo-saxon l'est tout autant, c'est ce qui amène à penser que nos ancêtres communs pourraient aussi être des Francs, s'ils ne sont pas des Saxons-Danois, ou du moins, appartenir à une tribu qui a été incorporée dans l'empire fédéré que constituaient les Francs sous Charlemagne (748-814), lequel a vaincu les Saxons à son époque, ou même déjà sous son prédécesseur Charles Martel (c. 688-741), lequel a uni les Francs.

Nous ne pouvons par ailleurs ignorer qu'il s'est construit un mythe au XIX^{e} siècle autour de la fondation de la Normandie par les Vikings. « ***Rollon*** *et ses compagnons étaient pirates, et connaissaient à peine la législation de leur pays ; comment auraient-ils pu l'introduire dans le duché ? Leurs descendants se conformèrent en grande partie aux coutumes introduites par les Francs, ou même conservées depuis l'époque de la domination romaine* »[27]. Les Hommes du Nord qui ont pris le pouvoir en Normandie ont attiré du monde de leurs lointaines contrées, mais pas au point de submerger la population qui vivait dans ce qu'on appelait jusqu'alors la Neustrie. Cela dit, il ne faut pas

[27] Depping, M., *Histoire des expéditions maritimes des Normands et de leur établissement en France*, Paris, 1846 (1re édition 1813), document numérisé par Google, p. 346 (propriété de la Lenox Library de New York).

sous-estimer leur influence sur la *Coutume de Normandie* (le droit en vigueur).

Avant de s'étendre en France au V^{e} siècle, l'empire franc avait d'abord pris racine en Austrasie, royaume mérovingien qui recouvrait, non seulement l'équivalent de la Belgique actuelle, mais aussi une partie de la vallée du Rhin à l'est et des Flandres françaises à l'ouest. Les Frisons, ancêtres des Hollandais, et les Saxons étaient voisins de l'Austrasie. Ce royaume couvrait donc une partie de l'Allemagne actuelle ; pensons à des villes comme Cologne, Frankfurt (le fort des Francs) ou Aix-la-Chapelle. Au nord-est de la France, Reims en fit aussi partie, d'où la tradition d'y couronner les rois de France. Sous Charlemagne, ce royaume devint un empire qui, en plus de comprendre toute la France actuelle, s'étendit à d'autres parties de l'Allemagne, la Saxe, la Bavière, la Carinthie et même au royaume lombard, soit le nord de l'Italie.

Le mystère que représente une lointaine parenté avec des Suédois a paru se dissiper quand je me suis fait tester pour mon ADN *mitochondrial*. En ligne directe, du côté féminin, ma mère descend de Jeanne de Voisy, qui est arrivée à Québec en 1636 avec son époux Nicolas Pelletier. Ma mère appartient à l'haplogroupe H74 qui est fort rare. Elle a hérité de mitochondries qui proviennent de Jeanne de Voisy, qui est elle-même la fille de Jeanne Gardony. Or, ce n'est à peu près qu'en Suède que l'on trouve des porteuses de la H74 ou d'autres micromutations s'en rapprochant.

Ce serait donc par ma mère et non de mon côté Bérubé qu'il y aurait une explication à l'existence de mon lien de parenté avec des Suédois et surtout des Suédoises,

notamment plusieurs Andersdotter. Cela me donne une raison de plus pour relier nos ancêtres aux Francs, sans pouvoir complètement rejeter l'hypothèse d'une origine saxo-danoise déjà évoquée. Dans un cas comme dans l'autre, il est de toute façon question d'une origine nord-germanique qui explique aussi notre appartenance au R-U198 en termes d'ADN-Y.

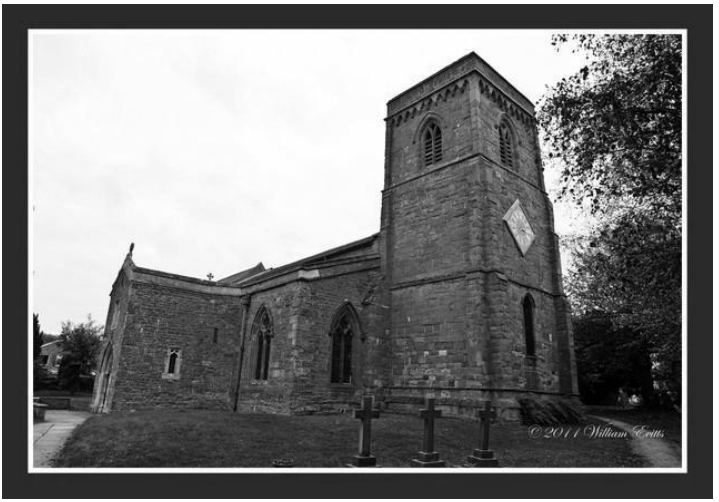
4.2 Signification de notre parcours

Faire connaissance avec des adoptés qui sont à la recherche de leur parenté, expérience que j'ai vécue quelquefois comme président de l'AFB, cela nous rappelle sérieusement à quel point le sens de l'identité est important. Je ne pense pas seulement ici à l'identité comme membre d'un peuple ou comme citoyen d'un pays, mais aussi à l'identité familiale, la toute première qui nous appartient.

Nous avons un nom. Il a une histoire et elle est fort ancienne. Mais, il reste des mystères autour de gens qui l'ont porté, mystères qu'il ne sera peut-être jamais possible de dissiper. Cependant, nous n'aurions pas cru il y a vingt ans nous rendre aussi loin dans la connaissance de qui nous sommes.

En 2013, je me suis interrogé dans un article sur un des plus anciens porteurs de notre nom, Pagen de Berchebi, possiblement l'ancêtre de plusieurs Beruby qui ont vécu autour de la même localité que lui, Beruby (Barby de nos jours), et de la même région, celle de Daventry, au Northamptonshire (Angleterre). En **1086** apparaît dans le *Domesday Book* un passage dont certaines traductions ont

été réalisées, y compris celle de Stuart A. Moore qui nous dit : *Pagen holds of William two hides in Berchebi (Barby). There is a land for five ploughs. In demesne there are two (ploughs) with one serf; and ten villeins and eight bordars with three ploughs.*



Église St. Mary de Barby (autrefois Beruby), Northamptonshire, datant du Moyen Âge (XIII^e^ et XIV^e^ siècles), à une époque où il y a des Beruby dans la région.

Le nom Pagen vient du latin Paganus signifiant **païen**. Le maître des lieux a pu mériter ce surnom parce qu'il était d'origine étrangère, les étrangers étant souvent traités de païens. *Païen* (ou un fils à lui), qui habite Berchebi, pourrait être le premier à avoir été désigné comme étant *De Beruby*, la forme que le nom de la place a pris très tôt sous le règne des Normands (une première fois vers 1120). Il détient deux « hides » (une mesure anglaise) obtenus du roi *William*, soit Guillaume le Conquérant.

Un *hide* suffit normalement à faire vivre un seigneur, sa famille et ses dépendants. Il s'agit donc d'un tout petit domaine qui occupe quelques serfs, vilains ou tâcherons, donc des hommes qui ne sont pas libres comme leur maître peut l'être. Le domaine deviendra pourtant prestigieux par la suite, ce qui fait partie du mystère au sujet de l'endroit et de son seigneur.

Identifié à *Païen*, le seigneur local ou « tenant », Berchebi est une des nombreuses « propriétés » qui relèvent en 1086 de Willaume Peverel (c.1040-1115), le « tenant-en-chef ». Celui-ci est présumé être le seul bâtard de Guillaume le Conquérant. Le roi l'a en effet doté de plus d'une centaine de fiefs, comme il l'a fait pour ses principaux barons. Peverel n'a pourtant jamais obtenu ce titre de baron bien que tenant-en-chef de multiples domaines. C'est sans doute de là que part la présomption de parenté illégitime avec le roi.

Chevalier né en Normandie, il aurait participé à la bataille de Hastings en 1066, de même que Ranulph Peverel, un chevalier flamand[28] qui a épousé sa mère, apparemment à la demande du roi, et dont il a pris le nom. À noter que le *Domesday Book* identifie également ce Willaume comme un de ceux qui a construit des châteaux en Angleterre, une collection de bâtiments nommée « Honour of Peverel ». Les constructeurs de châteaux-forts,

[28] Il y a des porteurs de la mutation U198 chez les Flamands, une autre coïncidence sans doute. Il n'est pas possible d'en tirer une conclusion, mais cela permet de ne pas exclure la possibilité d'un lien entre les Peverel et les Beruby.

ce sont les maîtres-maçons à partir du moment où l'on a commencé à utiliser la pierre.

Quant à *Païen*, nous nous sommes demandé dans un premier temps s'il ne s'agissait pas du demi-frère de Willaume Peverel. Petit seigneur, il vit dans un lieu que l'on commence à nommer Beruby dès le XII^{e} siècle. Bien que les noms de famille n'existent pas encore, il est possible que ses descendants se soient fait connaître aussi, à cette époque, comme venant de Beruby même si les patronymes apparaissent plutôt au XIII^{e} siècle. Or, on retrouve très tôt durant ce siècle des notables qui semblent venir de Beruby, par exemple Samson, prieur de Saint-André à Northampton, mentionné dès 1220 dans un texte officiel en latin comme étant de Berchebi. Il y a aussi John de Beruby, *attorney* en 1280, dans le village voisin de Daventry. Il agit à un moment donné comme procureur de l'abbaye de Northampton. Il y en a d'autres dans la région, par exemple Hugh, héritier du demi-fief de Simon en 1285, lequel passe plus tard, en 1314, à John et Robert Beruby.

Autre élément du mystère, le domaine de Païen deviendra par la suite un « manor of Beruby » qui appartiendra pour un temps à Sancha de Provence, belle-sœur du roi Henri III, et aux Zouche, la famille d'origine bretonne dont sont issus, de père en fils, les barons d'Haringworth et même un archevêque d'York. Or, il y a au moins un Beruby qui a été assez proche des Zouche pour compter parmi les héritiers de William, troisième baron d'Haringworth, en 1381. Un John Berowby, peut-être le même individu, a également été, en 1397, l'exécuteur testamentaire de Richard, frère du baron, qui avait combattu en France et vécu à Calais. En 1418, Guillaume

(William) La Zouche, *Lord of Haringworth*, a enfin participé au siège de Rouen alors qu'il était gouverneur de Calais.

Il y a de quoi se poser des questions et ce, en considérant également que le manoir d'Eston a toujours suivi celui de Beruby lorsqu'il a changé de *tenant-en-chef*. Eston se situe pourtant loin au nord, dans la région de Guisborough où l'on retrouve également des Berchebi/Beruby.

Dans le présent document, j'ai mentionné John de Beruby qui signe dans le nord-est une pétition contre une nouvelle taxe vers 1322, pétition conservée aux Archives nationales du Royaume-Uni (UKNA). Sa signature y apparaît avec celle de nobles et celle de supérieurs de grandes institutions religieuses, tous ayant en commun le fait d'être de grands propriétaires terriens. Il y a de quoi se demander s'il n'y a pas un lien de parenté entre les Beruby du nord-est de l'Angleterre et ceux de la région de Daventry. Le mystère est d'autant plus présent ici aussi parce que nous sommes en présence de grands propriétaires qui n'ont pas de titre de noblesse à notre connaissance.

Y aurait-il un lien ? Il est déjà question des héritiers De Beruby, à la fin du siècle précédent, dans un texte en latin : *haeres de Beruby tenet in eadem iiij car., unde X car., etc*. Ceux-ci possèdent donc déjà des terres importantes à Beruby (devenu Borrowby de nos jours, près de Lythe sur la côte est), dans le fief nommé *Petri De Malo Lacu* où se trouvaient également des endroits appelés Aton, Barneby, Mikelby, Brouton et Lyth.

Nous savons que les Peverel ont misé sur le mauvais cheval durant la guerre qui a opposé Mathilde, petite-fille de Guillaume le Conquérant au roi Stephen (roi de 1135 à 1154), un autre parent français de Guillaume qui s'appelait en fait Étienne de Blois. C'est finalement Henri II Plantagenêt, le fils de Mathilde, qui sera couronné. Il règne de 1154 à 1189. Les Beruby de cette époque, qu'ils descendent ou non de Païen, sieur de Berchebi, gardent pour leur part un statut important sans être anoblis pour autant.

On peut voir de beaux exemples de leur rang social dans la vocation religieuse de certains. En outre de maître Samson de Berchebi qui semble être le prieur à St. Andrews (un prieuré rattaché à Cluny en France) lorsqu'il est témoin vers 1220 d'une donation. Il l'est en compagnie de deux futurs évêques d'origine française ou normande, Robert de Melhun et Robert Grosseteste (également le fondateur de l'Université d'Oxford). Mentionnons aussi le chapelain Robert de Berughby, nommé vicaire à l'église de Lecchelade du diocèse de Worcester, en vertu d'un cadeau du roi Edouard III… *in the king's gift by reason of his custody of the lands and heir of Edmund, earl of Kent, tenant in chief*. À noter que cet Edmond est en 1341 le deuxième Earl de Kent. Il a hérité du titre de son père, Edmond de Plantagenet, demi-frère du roi Édouard II, surnommé Woodstock. Ce dernier a été décapité en 1330 pour trahison, le résultat d'une histoire de famille. Son épouse n'appréciait pas l'intérêt que portait le roi pour ses mignons. Elle complota contre son mari avec celui qui était devenu son amoureux. Il ne faut pas oublier non plus le curé William de Berughby que j'ai mentionné précédemment, celui qui a notamment été désigné pour

trois ans, de 1344 à 1347, comme procureur de l'abbaye de Saint Nicolas d'Angers auprès du roi Édouard III.

Il y en a d'autres que j'ai évoqués dans *Le Monde Berrubey*, par exemple **Isabella de Berughby**, une religieuse âgée de 67 ans en 1349, durant la grande peste. Elle est alors redevenue la supérieure du prieuré d'Arthington, au Yorkshire-Ouest, Angleterre, sans doute après le décès de plusieurs religieuses de l'endroit. Cette institution était située juste à l'ouest de Leeds, là où l'on trouve la première trace du nom sous la forme Berube dans un registre d'état civil et ce, en 1540. Cette Isabella avait d'abord été élue prieure en 1311-12. Cela avait déplu à l'archevêque de son diocèse qui la trouvait trop jeune pour assumer une telle responsabilité, même si elle devait avoir autour de 30 ans. Il lui avait donc affecté une autre religieuse plus âgée pour l'assister dans la direction de l'institution. Elle l'avait mal pris et avait claqué la porte pour disparaître un certain temps. Elle devait s'en repentir plus tard pour éviter l'excommunication et revenir à son prieuré. Un Thomas de Beruby, apparemment originaire du Northamptonshire, est quant à lui vicaire à l'église Sainte-Marie d'Oxford où il hérite d'un prédécesseur, William de Daventre, le 17 juin 1373.

Il y a même un martyr officiel de l'Église catholique anglaise auquel nous pourrions être apparentés. William de Morland, un moine-prêtre de l'abbaye de Louth, a été accusé d'avoir été un des instigateurs en 1537 du *pèlerinage de Grâce* (Pilgrimage of Grace), un mouvement populaire des gens du Nord contestant la décision d'Henry VIII de fermer les grandes institutions catholiques et de s'approprier leur richesse.

Attirer à Londres par de vagues promesses, on dirait de nos jours des promesses de politiciens, les leaders du mouvement ont rapidement été arrêtés, jugés et exécutés, une affaire de quelques jours seulement. Le William que je mentionne s'appelait en fait **William Burreby de Morland**, ce dernier nom de Morland indiquant qu'il était d'un domaine du nord-est de l'Angleterre. Il ne faut pas lire le « u » dans Burreby comme s'il faisait une grande différence avec Berruby. En fait, il faudrait plutôt comparer phonétiquement la prononciation Beurrebé à celle de Berreubé. La différence est mince.

Je ne reprendrai pas ici toute la liste des personnes au sujet de qui j'ai écrit dans le LMB à compter de l'hiver 2018, sous le titre *Vieilles traces dont nous n'avons pas encore parlé.* Résumons en constatant seulement que les vieilles traces de notre patronyme, sous une forme ou une autre, sont nombreuses dans l'Angleterre du Moyen Âge et qu'elles correspondent souvent à des gens qui devaient appartenir à l'élite franco-normande, ceux que les historiens qualifient plutôt d'Anglo-Normands ou simplement, en anglais, de *Normans*.

5 – Spéculations douteuses ou questionnement justifié ?

Parfois, nous nous devons d'avoir l'audace de formuler une hypothèse, au risque de susciter une réaction négative, lorsque nous cherchons une explication à un petit mystère. Au Tome I, nous soulevions par exemple l'hypothèse d'une possible origine scandinave de notre patronyme. Dès 1987, j'ai établi un contact avec la direction des recherches historiques du Musée national danois à

Copenhague. L'argumentation n'était pas la bonne, mais l'hypothèse s'avéra fondée près de vingt ans plus tard.

Nous nous demandions aussi si la rareté des Bérubé en France pouvait découler de la crise religieuse des XVI^{e} et XVII^{e} siècles, plusieurs protestants ayant alors quitté la France. Nous avons trouvé depuis des arguments pour établir que cette hypothèse-là n'était pas non plus farfelue, même si elle n'explique pas elle-même la rareté de notre patronyme en France. L'argumentation a été exposée dans le LMB de l'automne 2017 avec un texte intitulé *Des Bérubé parmi les huguenots (protestants) ?*

En bref, nous avons retracé par *Ancestry UK* des listes de passagers émigrant de Russie vers l'Amérique ou l'Australie autour de 1900. Dans trois familles portant un nom à consonance germanique, il y a un enfant dont le prénom est Berube. Cela peut s'expliquer. Avant 1918 existait l'état de Prusse-Orientale qui a accueilli au XVII^{e} siècle des huguenots, des artisans français d'ailleurs reconnus pour leurs compétences. Il y en avait beaucoup autour de Dieppe, la ville d'où est d'ailleurs parti notre ancêtre Damian en 1671.

Comment expliquer que le nom Berube soit devenu un prénom pour ces gens ? Était-ce une manière de rendre hommage à un ancien leader ou à un quelconque martyr de la cause protestante ? Il demeure difficile d'aller très loin sur cette piste parce que les archives concernant les huguenots émigrés en Prusse-Orientale, de nos jours essentiellement une partie de la Pologne, ont été complètement détruites au cours de la Deuxième Guerre mondiale, autant par les Russes que par les Allemands. Il

nous faudrait un miracle pour en savoir plus. Qui sait, cela viendra peut-être un jour d'un chercheur qui découvre une réponse dans un vieux livre. Pour cela, il faudrait cependant que ledit chercheur soit au courant de la question que nous nous posons et qu'il maîtrise les langues de la région, l'allemand, le polonais, le russe ou encore une des langues des pays de la Baltique. Nos chances sont ténues.

Pour en revenir à l'origine du patronyme, il y a d'abord eu plusieurs hypothèses qui ont été explorées dans le LMB et ce, pendant quelques années. Tout ce qui s'est écrit sur la possible origine étrangère de notre nom a été repris en 2000, dans le Tome II, par un texte intitulé *BÉRUBÉ un nom plein de mystère*. Je me suis par exemple demandé alors s'il y avait un lien de parenté avec les Barrabé de Haute-Normandie, question qui a été résolue plus tard lorsqu'un Barrabé a été testé pour son ADN-Y. Il est clairement différent de celui des Bérubé même s'il est aussi d'origine nord-germanique. Nous nous sommes aussi demandé s'il y avait un lien avec les Burbe saxons. Ce n'est peut-être pas tout à fait une coïncidence si certains Bérubé américains ont par exemple changé leur nom en Burbey, même s'il est établi que certains des Burby ou Burbee américains ont un ancêtre qui est venu directement d'Angleterre au XVII^{e} siècle.

Je me suis aussi beaucoup interrogé sur la présence des Espagnols à Rouen au XVI^{e} siècle et sur le nom d'un village basque, celui de Berrobi. La réponse à cette question

se trouve dans un texte intitulé ***Des capitaines au long cours*** sur notre site Internet[29].

La question n'était pas farfelue ici non plus car il est apparu que le nom Beruby a aussi évolué de différentes façons en Angleterre et notamment, en Beroby, Berowby, Berrobi et plus récemment en Borrowby ou Barrowby. En bref, l'article fait le lien entre le commerce international opéré par des « marchands aventuriers » venus d'Angleterre, au XVI^{e} siècle, pour s'établir à Anvers et au Pays basque. Les capitaines John, Marten et Michael de Beroby étaient vraisemblablement apparentés à un armateur ou marchand du nom de Jehan de Berobi qui signe à Anvers, le 25 juin 1506, un reçu écrit en français (Tome II, page 19). Comme des membres de la famille La Zouche ont été lieutenants de la ville de Calais à compter de 1413 et ce, pendant quatre générations, il est fort probable qu'un Beruby/Beroby s'y soit retrouvé dans leur sillon. Les marchands anglais de Calais fréquentaient alors le marché de Bruges, en Flandre, où une colonie basque est présente dès le XIVe siècle. Il est donc également possible que ce soit là qu'un croisement se soit établi entre un Beroby et une famille basque. L'article trace enfin un parallèle avec la Bretagne où plusieurs Bérubé ont été présents dans le domaine de la navigation, notamment comme capitaines.

Ajoutons en dernier lieu que la différence entre Beroby et Beruby est mince phonétiquement quand nous retenons que le « u » normand se prononçait comme un

[29] http://berrubey.com/wp-content/uploads/2018/07/Le-myst%C3%A8re-De-Berrobi.pdf

« eu », son qui peut être traduit en anglais par à peu près toutes les voyelles comme on le constate en prononçant les mots *b**i**rd*, *lab**o**r* (aussi *lab**ou**r*) ou *m**u**rd**e**r*.

Les capitaines de notre nom ont-ils laissé des traces ailleurs dans le monde ? Nous recevons parfois des informations qui permettent de le croire. Le nom de Jacques Bérubé, né en 1799, apparaît à titre d'exemple sur une liste britannique des esclaves de Madagascar. Or, nous savons qu'un capitaine Bérubé de Bretagne est passé par là, notamment en 1774, et a même voyagé jusqu'en Inde où les Français détenaient certains ports. Par ailleurs, un correspondant d'un de nos lecteurs lui a fait part un jour de la présence de notre nom, ou du moins l'équivalent en alphabet grec, chez certains habitants d'Athènes.

J'ai aussi constaté de mon côté que notre site Internet était souvent consulté par des Brésiliens. Une petite recherche m'a permis d'apprendre qu'il y avait des Beribe au Brésil, voir des Capiberibe, ce qui pourrait faire penser à un capitaine Beribe. J'ai ainsi appris qu'il y a même un état au nord de l'Amazonie où le français est une des deux langues officielles, l'Amapá. Tout est possible, la forme Beribe du nom ayant aussi été utilisée autrefois en Angleterre. Un cousin français du nom de Lavisse qui descend lui aussi des Bérubé de notre lignée, en fait d'un frère de Damian, a pour sa part retrouvé de sa parenté chez les Lavisse d'Argentine, ce qui lui a fait dire que nous avons passablement bougé au fil des siècles. Il a certainement raison.

Un jour, j'ai aussi établi un contact avec une Berube de Nouvelle-Zélande qui m'a appris que son grand-père,

originaire de l'État de New York, s'est établi dans ce pays du Pacifique après la guerre. Il a eu des enfants qui ont fondé eux aussi une famille, de telle sorte qu'il y a quelques Berube de nos jours dans ce pays.

Lorsque l'hypothèse de notre séjour en Angleterre est par ailleurs devenue sérieuse, il y a eu quelques personnes pour s'offusquer par un blasphème ou quelque chose dans le genre « Maudite marde, on n'est pas des Anglais ! ». Les tests de notre ADN-Y nous ont fourni des arguments pour rendre cette hypothèse crédible, l'histoire de l'Angleterre également. Quand je raconte maintenant aux gens que le Robin des Bois de la légende, lorsqu'il volait des riches pour aider les pauvres, s'attaquait en fait à des Français ou à des Franco-Normands qui occupaient l'Angleterre, cela change la donne. Le roi, les évêques, les barons, les curés, les chevaliers ou les petits seigneurs, de même que la plupart des shérifs, y compris un des deux shérifs de Nottingham, étaient bel et bien des Français à l'époque de la légende, celle du roi Jean sans Terre, vers 1200. Bizarrement, les Bérubé se réconcilient rapidement avec l'idée d'un long séjour de leurs ancêtres en Angleterre lorsqu'ils apprennent que ceux-ci appartenaient alors à la classe dominante ou que celle-ci était francophone.

Je me suis beaucoup interrogé aussi sur de possibles origines vikings à cause de notre « séjour » dans le *Danelag*, en Angleterre, et plus récemment, à cause de l'origine de notre nom lui-même. Certains auteurs soulignent que les Vikings n'étaient pas tous des Scandinaves et que, par ailleurs, les Danois ne l'étaient pas tous non plus. En ce qui a trait aux Suédois, il n'est jamais vraiment question d'eux dans l'histoire de l'Angleterre même s'ils devaient être

nombreux parmi ceux que l'on qualifie de Vikings ou de Danois. Il faut savoir que tout le Sud de la Suède, la Scanie, faisait autrefois partie du Danemark. Lorsqu'il est question des Danois d'Angleterre, il peut tout autant être question de gens qui seraient aujourd'hui considérés comme des Allemands du nord de leur pays que de Suédois du sud de leur pays.

Je me suis enfin interrogé sur la présence en Angleterre d'une ou plusieurs lignées de gens portant le nom Beruby. Les lieux du nom de Bergheby qui apparaissent en 1086 au *Domesday Book* relèvent chacun d'un seul homme libre de qui une lignée a pu naître : Pagen pour le Northamptonshire, région de Daventry, Nigel Fossard, vassal au nord-est du Yorkshire de Robert de Mortain, un comte qui est le demi-frère de Guillaume le Conquérant et le troisième homme le plus riche d'Angleterre. Nous avons enfin mentionné, pour l'ouest du Yorkshire, un dénommé Gospatric,, un homme libre, qui relevait du Normand Erneis de Buron, lui aussi un compagnon de Guillaume le Conquérant. Il y en a certainement quelques autres qui nous sont inconnus. Tout ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y a eu des Beruby prospères dans les Midlands et au nord-est du Yorkshire qui pourraient fort bien être apparentés. Par contre, la forme Berube de notre patronyme est d'abord apparue à l'ouest du Yorkshire. Mais, ce n'est peut-être là qu'une coïncidence.

6 – Des Beruby chevaliers ou écuyers

Spéculer, ce n'est qu'une manière de plus de faire appel à notre intuition, laquelle ne se trompe pas tout le

temps. C'est dans cet esprit que j'ai osé mettre en parallèle dans ce document l'hypothèse d'une origine saxo-danoise et celle d'une origine franque, de même que le mystère des grands propriétaires terriens du nom De Beruby, dont certains ont sûrement porté le titre de chevalier, titre non héréditaire, comme l'était celui de baron. Il n'y avait pas de grande bourgeoisie à cette époque. Celle-ci est apparue par la suite.

Ce n'est pas facile de s'y retrouver dans un contexte de changements continus marqués par des événements comme les croisades ou des guerres intestinales. Tout se passe également dans le cadre d'un régime féodal complexe et diversifié. La féodalité a été introduite en Angleterre sous Guillaume le conquérant, roi d'Angleterre de 1066 jusqu'à son décès en 1087. Aux XIe et XIIe siècles, il s'agit clairement d'un système hiérarchique qui permet à certaines personnes de « détenir » des propriétés en échange d'un engagement militaire.

Cela évolue par la suite. Sous Guillaume, il y avait environ 180 barons, tous Normands ou Français, qui détenaient pour le roi, à titre de « tenant en chef », de grands domaines qui étaient souvent éparpillés aux quatre coins de l'Angleterre. Il y avait aussi 5000 chevaliers qui détenaient des terres suffisamment riches pour être chacun capables de s'équiper pour la guerre. Ils étaient vassaux des barons qu'ils pouvaient éventuellement être appelés à suivre comme ce fut le cas pour certains lors de la première croisade (1095-1099). Ces chevaliers avaient eux-mêmes sous leurs ordres des écuyers et des serfs susceptibles d'être appelés eux aussi à suivre, de même qu'une classe agricole qui assurait leur subsistance.

Il y avait par ailleurs différentes classes de chevalier. Le fief que détenait un chevalier pouvait par exemple comprendre de deux à dix « hides », chacun d'environ 120 acres. Nous précisons dans ce livre qu'un *hide* suffisait normalement à faire vivre un seigneur, sa famille et ses dépendants. En 1086, le domaine qui porte le nom de *Manor of Beruby* comportait deux *hides* où vivaient un maître, deux serfs, dix vilains, ni plus ni moins des esclaves, et huit tâcherons ou *bordars*, des travailleurs dépendants du seigneur sans être eux aussi des esclaves. Ce domaine relevait du chevalier *tenant-en-chef* Willaume Peverel qui aurait été doté à lui seul d'une centaine de propriétés par le roi Guillaume le conquérant, ce qui a même fait penser à certains qu'il pouvait être un fils bâtard de ce roi.

S'il n'y a pas eu de barons au nom de Beruby, l'importance des porteurs de ce patronyme, l'attachement de celui-ci à de nombreuses propriétés, de même que l'importance des responsabilités assumées au sein de l'Église, tout cela permet de penser que certains Beruby/Berruby ont pu être écuyer. Quant au chevalier Willaume Peverel, il est possible que ses multiples propriétés lui viennent de la reine Mathilde de Flandre, épouse de Willaume le Conquérant, qui en possédait plusieurs en Angleterre[30].

Cela dit, *La Saga*… ne permet pas d'établir notre généalogie au Moyen Âge. Le but était tout autre. Le portrait d'ensemble qu'elle présente nous assure toutefois

[30] GONDOIN, Stéphane William, « La reine Mathilde – Double féminin de guillaume le Conquérant » *Patrimoine Normand*, oct. 2012, p. 6 à 13.

de mieux connaître les gens qui portaient autrefois notre patronyme. Comme l'ancêtre Damian Berruby ne signait que par un X, nous étions loin de soupçonner la riche histoire que pouvait cacher le patronyme.

7. Découvertes des dernières années.

Nous nous sommes interrogés par le passé sur un lien possible des Beruby du Moyen-âge avec l'aristocratie des îles britanniques et sur une certaine appartenance à la bourgeoisie lorsque celle-ci apparaît, surtout au XVe siècle et par la suite. Des trouvailles nous ont permis d'approfondir ces questions.

Dans la généalogie de sa famille, Jamie Allen établit un lien entre William de Beruby (ou Barughby), sieur de Laysincroft et l'actuel roi Charles III. En ce qui concerne ce William, il a été question dans ce livre de l'établissement d'une mine de charbon en 1263, dans l'ouest du Yorkshire. Le lien est ancien puisque William serait un 19ième arrière-grand-père du roi Charles, en même temps qu'un ancêtre de Lady Diana, de Winston Churchill, de l'ancien premier ministre David Cameron, un baron de naissance et aussi, d'un président américain des années 1820 (Monroe). Sir William Gascoigne (1335-1419), arrière-petit-fils de ce William a été à son époque *Lord Chief Justice of England*, c'est-à-dire juge en chef. L'épouse de ce dernier appartenait à la branche des Lancastre de la famille Plantagenet. Il est aussi le 18ième arrière-grand-père de l'ancien premier ministre Boris Johnson. On nage ici dans des eaux où baigne l'aristocratie, ce qui permet de croire que William de Beruby était en fait chevalier.

Les Beruby qui détiennent des terres importantes dans l'est du Yorkshire en 1298 devaient appartenir au même monde et avoir hérité d'un père ou d'un grand-père important. Comme il ne peut s'agir d'un baron, un titre héréditaire, il serait davantage possible de penser à un chevalier.

Passons du XIIIe siècle au XVe et à l'émergence de la bourgeoisie avec John Berby. Établi à Londres après avoir fait son apprentissage auprès d'un marchand, il serait par ailleurs originaire de Daventre, au Northamptonshire car, selon son testament de 1464, il fait un legs à la chapelle de l'endroit. Le comté est également mentionné à plusieurs reprises dans le testament. Nous parlons ici d'un coin de pays où sont présents les Beruby[31] ou Berughby[32].

John laisse quelques dons à son décès à des gentilhommes appauvris par malchance (dont un John, un Henry et un Robert au testament), ce qui étonne parce que les gens de nobles origines se considéraient supérieurs[33] aux marchands. Mais, cela ressort bel et bien du testament écrit à la main que nous avons obtenu des Archives nationales du Royaume-Uni (UKNA). Ce que nous savons des Beruby/Berughby de Daventre permet de penser qu'ils pouvaient certainement s'identifier aux gentilshommes

[31] Pensons ici à un John Beruby procureur du même prieuré en 1281 et un autre du même nom (ou le même individu) en 1330, cinquante ans plus tard.

[32] Pensons à William, à la fois curé et fonctionnaire auprès du roi Edouard III dans les années 1330, plus tard procureur d'une abbaye d'Angers auprès d'Édouard III.

[33] THRUPP, Sylvia L. *The Merchant Class of Medieval London 1300-1500*, page 269 sur Google Books

anglo-normands et peut-être plus encore à ceux que le changement de régime, avec la fin du règne des Plantagenet en 1399, a pénalisé ou appauvri. D'ailleurs, un John Berowby a été l'exécuteur testamentaire de Richard La Zouche, mort en 1397. Un John Berwby a aussi reçu un legs en vertu du testament de William La Zouche, lord of Haringworth, baron décédé le vendredi 14 mars 1381 et frère aîné de Richard. Il y a possiblement un lien ici avec notre Londonien John Berby.

Du côté de la Normandie, nous nous sommes longtemps questionnés sur le lien qui pouvait exister entre des industriels Berrubé de Maromme, banlieue de Rouen, et les Bérubé d'Amérique. Il s'agit de membres de la bourgeoisie dont la richesse nous a intrigués. Grâce À Rémy Burel, un collaborateur français, qui nous a procuré un extrait d'un volume de 1899 portant sur la commune de Limésy, nous savons maintenant que Pierre Berrubé, père de Gaspard et aïeul des Berrubé de Maromme, possédait une carrière à Limésy. Jehan, le père de ce Pierre, s'y est marié en 1592, la même année que Robert, le grand-père de notre ancêtre Damian, comme par hasard maçon et tailleur de pierres. Gaspard apparaît comme un petit-cousin de Damian. S'il a pu s'acheter une commission d'archer dans le corps de garde du roi de France et un titre d'écuyer, c'est bien sûr qu'il n'était pas sans ressources.

Nous avons aussi mis la main sur un texte publié en espagnol qui permet de comprendre un peu mieux le lien qui existe entre les Beroby et le Pays basque[34]. Les Basques sont apparus très tôt sur les circuits commerciaux de

[34] Pasaia atlántico: Patrimonio marítimo, Autor: Goienetxe Patron

l'Angleterre et de La Rochelle parce que l'Aquitaine, voisine de chez eux, relevait de la Couronne d'Angleterre jusqu'en 1453. Un accord est d'ailleurs signé avec l'Angleterre en 1481-1482. D'après le texte, la présence à Bristol d'un navire basque, en avril 1480, vient confirmer l'existence d'un circuit Bristol – Pasaia[35].

Les noms de quelques capitaines sont cités dont celui de Juan Berrobi que nous avons plutôt mentionné comme John Beroby dans nos textes, le nom sous lequel il est enregistré lors des entrées de son bateau au port de Bristol, notamment en 1545. On donne des exemples qui permettent d'affirmer que Bristol demeure la destination des gens de la Baie de Pasaia, non seulement au début du siècle, mais également dans les années 1540-1560.

Nous avons enfin retracé l'un de ces capitaines à Terre-Neuve, un autre Juan qui peut être le fils du John de 1545 et un petit-fils ou arrière-petit fils du Jehan de Berobi présent à Anvers en 1506. En janvier 1572, l'épouse de ***Juan de Berrobi*** confirme que son mari ne peut venir témoigner à un procès parce qu'il n'est pas revenu de Terre-Neuve[36]. Comme les Beroby sont qualifiés de transporteurs, notamment pour du vin de France ou du fer de leur coin de pays, on peut imaginer que Juan est venu chercher de l'huile de baleine dans le golfe Saint-Laurent. Un autre document de 1629 nous indique que Juan de Berrobi, chevalier basque, est présent à Madrid, tout comme son

[35] La baie de Pasaia (signifiant le passage) où se trouve Renteria (de nos jours Errenteria).

[36] Basque Whaling in Labrador in the 16th Century - Page 64 sur Google Books

fils, don Bartolome de Salzedo Berrobi, et son épouse, dona Iuana Berrobi y Catati. [37]»

Nous sommes sans doute en présence d'une lignée de Jean (John, Juan) Beroby qui s'étend sur quatre ou cinq générations et sur plusieurs « pays », dont la Belgique actuelle, la France, l'Angleterre, le Pays basque et l'Espagne.

Il reste de multiples énigmes autour du nom Bérubé et autour de ceux qui l'ont porté à travers les siècles sous différentes formes. Avec le temps, nous en apprenons aussi un peu plus sur des Bérubé des dernières générations. Pensons aujourd'hui à ce que nous découvrons depuis peu avec des livres comme ceux récemment parus sur Louis Bérubé, le spécialiste des pêcheries, ou sur le chansonnier Jean-Pierre Bérubé.

Je m'en voudrais de ne pas rappeler ici qu'il y a des auteurs qui ont publié ces dernières années sous notre nom. Mentionnons-en une seulement : Isabelle Berrubey. Son œuvre est colossale et ambitieuse, souvent le produit d'une recherche fouillée sur le vocabulaire d'autrefois. Ses romans vont plus loin que l'histoire locale ou régionale. Elle traite de sujets qui nous instruisent sur l'histoire de notre civilisation, à titre d'exemple la rencontre des mondes francs et vikings il y a plus de mille ans. J'éprouve autant de plaisir à lire Isabelle que les Ken Follett et James Michener de ce monde.

[37] A la muy Antigua, noble y coronada, page 281 sur Google Books

Conclusion

Un philosophe nous a enseigné *Connais-toi toi-même*, ce à quoi nous pouvons ajouter aussi maintenant **Connaissons-nous nous-mêmes ensemble**.

Si nous reculons de mille ans, soit plus de trente générations, en regardant de tous les côtés, nous avons chacun plusieurs millions d'ancêtres. L'ancêtre en ligne directe des Bérubé ne représente qu'une seule personne de tout ce lot. Nous pouvons descendre par d'autres lignées de personnages plus importants que lui, tout comme nous descendons aussi de modestes inconnues et inconnus qui ont également du mérite, ne serait-ce que celui d'avoir assuré une descendance.

Rappelons-nous cependant que la naissance de notre nom en Angleterre est essentiellement associée à des hommes libres appartenant à une classe dominante. Il est certain que nos ancêtres, sans être des Anglais, n'étaient pas non plus des Français comme ceux qui régnaient à Paris. Il nous appartient sans doute de constituer un trait d'union entre les univers culturels francophones et anglophones, un peu comme nos ancêtres en ont sans doute constitué un entre Anglo-Normands, Anglo-Saxons et Anglo-Danois.

Finalement, je me dois de revenir sur ce que je disais en introduction. Le nom dont nous avons hérité est très ancien et il a une histoire. S'il n'y a plus de mystère autour de son origine elle-même, il en reste quelques-uns autour de gens qui l'ont porté, sous une forme ou sous une autre.

ANNEXES

A. Quelques Bérubé connus hors-Québec

Il y a bien quelques Bérubé, hommes et femmes, dont le mérite est publiquement reconnu, par exemple pour leur carrière dans les mondes culturel, économique, politique, sportif, universitaire, policier, militaire ou dans celui de l'agriculture. On les a évoqués pour la plupart dans nos Tomes I et II. J'ai choisi ici de ne vous parler que de quelques personnes parce qu'elles ont en commun avec notre ancêtre Damian d'être peu, pas du tout ou mal connus parmi les nôtres. Elles ont aussi en commun entre elles d'avoir fait preuve de caractère et d'esprit d'initiative au cours de leur vie.

Constance Bérubé, une personne mémorable du Michigan

*Conn*ie *Binsfeld*, née Constance Bérubé (1924-2014), était une politicienne de l'État du Michigan. Elle a servi comme lieutenant-gouverneur de cet état de 1991 à 1999. Elle est connue pour son implication dans la protection des intérêts des femmes et des enfants, notamment par une législation sévère contre la violence conjugale. Reconnue pour son franc-parler et son leadership, elle a été la première femme à détenir des postes de commande au parlement du Michigan, au sein du Sénat et de l'Exécutif, avec quatre mandats consécutifs à la

Chambre des représentants, deux au Sénat et deux comme lieutenant-gouverneur.

Fille d'Omer et d'Elsie Bérubé, elle était la sœur de Robert-O. Berube et du lieutenant-colonel T.-William Berube (1920-2006). Après son mariage à John Binsfeld, le couple s'est établi à proximité de Détroit. Elle a plus tard enseigné l'Histoire et la Politique à l'école secondaire. Ils ont eu cinq enfants : John (décédé), Greg, Susan, Paul et Mike.

À titre de lieutenant-gouverneur, elle a dirigé la Commission Binsfeld sur l'enfance. Son approfondissement de sujets comme l'adoption et le bien-être des enfants a entraîné de nombreuses modifications législatives. Vingt lois qu'elle a proposées avec son équipe ont été adoptées pour mettre en œuvre les 197 recommandations de son rapport.

Bertrand-G. Bérubé, un dénonciateur à Washington

À la fin des années 80, des journaux américains annonçaient un règlement hors-cour de 560 000 $ US entre le gouvernement américain et un de ses hauts fonctionnaires, Bertrand-G. Bérubé, alors âgé de 55 ans. Celui-ci avait été suspendu de ses fonctions en 1983 après avoir dénoncé l'état lamentable des édifices publics relevant de Washington. Il fut par la suite obligé de prendre une retraite anticipée, après vingt-six ans de service.

L'affaire s'est rendue jusqu'au Congrès américain. Un communiqué de presse émis à Washington le 6 septembre 1988, document de la *Presse associée*, précisait que Bérubé

avait engagé des frais légaux de l'ordre de 350 000 $ US pour défendre son point de vue. *« Le conseiller spécial pour la commission du mérite a refusé de défendre son cas et a fini par témoigner contre lui, devant le Congrès, alléguant qu'il y avait d'autres motifs pour le congédier en plus de ses critiques au sujet du gaspillage, du danger d'incendie et des risques pour la santé dans les bâtiments fédéraux »* (Traduction).

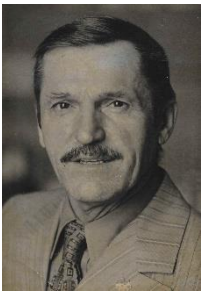
Alors que l'*Administration des services généraux* l'accusait de faire du sensationnalisme, ce Bérubé a été obligé de se battre pour une loi protégeant les fonctionnaires qui se voient obligés de dénoncer des situations totalement inacceptables : *« Selon Bérubé, qui affirme être le plus haut fonctionnaire congédié pour une dénonciation, les employés fédéraux ne devraient pas penser qu'ils peuvent en faire autant à moins d'avoir plusieurs centaines de milliers de dollars à dépenser en frais juridiques »* (Traduction).

Qui était-il ? Fils d'Arthur et de Blanche-M. Poirier, il est né le 27 juillet 1933, à Fall River, Massachusetts, près de Boston. Il se maria à Patricia-Elaine Philips, fille de George-R. et de Christine-E. Pape, le 31 décembre 1955, à Northfield, au Vermont. Il est décédé le 31 mai 2011, au Maine, âgé de 78 ans. Après un séjour dans l'armée américaine, il était entré, en 1957, aux services de l'*Administration des services généraux* pour Washington, D.C., où son travail était de rapporter le gaspillage, les conditions hasardeuses et dangereuses, les risques d'incendie et ceux pour la santé dans les édifices du gouvernement. Devenu haut fonctionnaire de l'agence, il supervisait quelque 7 000 employés ; son salaire annuel

était même de 64 000,00 $ US en 1983, au moment de la dispute l'opposant à l'ASG qu'il accusa d'être la « seigneuresse des taudis » de la nation.

Il était devenu très critique dans le contexte des choix effectués sous l'administration Reagan qui ne pensait qu'à sauver de l'argent, sans se soucier des risques qui en découlaient. Ce citoyen des É.-U. a donc été un véritable dénonciateur ou « *whistle blower* », un rôle que bien peu de hauts fonctionnaires acceptent d'assumer, même quand ils ont connaissance de situations déplorables. S'il était encore vivant, il mériterait toutes nos félicitations.

Robert Bérubé, héros du raid de Dieppe le 19 août 1942



Jeune soldat enrôlé à Montréal en 1940, il débarque à 22 ans sur les plages de Dieppe lors de l'*Opération Jubilé*. Dans un texte produit par Laurent-Claude Laliberté, Major, Commandeur-adjoint du *Musée régimentaire Les Fusiliers Mont-Royal*, texte publié dans *La Grenade*[38] *en ligne* en mars 2022, il est rappelé ceci : *Avant même de descendre de la péniche, il fait feu sur l'ennemi avec son fusil mitrailleur assurant une protection aux soldats qui débarquent. Il continue de combattre avec acharnement jusqu'à l'ordre de retraite. Lors de cet engagement, il se mérite la Médaille Militaire pour son courage, son sang-froid et son abnégation en sauvant de*

[38] Bulletin électronique des Fusiliers Mont-Royal

nombreux blessés qu'il transporte sur ses épaules vers les péniches lors du rembarquement.

Le texte le décrivant comme récipiendaire de la médaille militaire précise qu'il *fit plusieurs allers-retours aux bateaux, transportant un camarade blessé à chaque occasion. Lorsqu'il s'embarqua finalement et que sa péniche s'embourba dans le sable, il fut le premier à sauter à l'eau et à aider les hommes à pousser le bateau au large de la rive. Les actions du caporal Bérubé méritent notre plus grande admiration.* Le journal Le Droit publiait d'ailleurs le 27 octobre 1942 un texte intitulé *Des héros de Dieppe décorés par sa majesté le roi*. Cela se passait au palais de Buckingham, à Londres. L'hebdomadaire *La Patrie* avait déjà publié une nouvelle à ce sujet en première page, le 2 octobre 1942, avec en gros titre : *Les héros de Dieppe décorés.*

Au retour en Angleterre, il a été promu sergent et envoyé à l'école des officiers, avant de poursuivre sa carrière militaire au sein du Royal 22^{e} Régiment. En 1951, on le retrouve capitaine en Corée au sein de la 25^{e} Brigade, rejoignant ainsi le Lieutenant-colonel Jacques Dextraze (ancien commandant des *Fusiliers Mont-Royal* en 1944). En 1954, il participe pendant un an à la Commission de Trêve en Indochine.

À titre de lieutenant-colonel, il occupe plus tard de nombreuses fonctions au sein de l'Armée canadienne, dont la supervision de la sécurité à l'Expo internationale de 1967

à Montréal. En 1972, à l'âge de 52 ans, il est promu au grade de *Brigadier-général*, l'équivalent d'un général de brigade en France, et devient Chef de l'état-major de la Force mobile, au Q.G. de Saint-Hubert. Le major Laliberté précise de son côté: *Le 14 décembre 1974, il est fait Commandeur de l'ordre du Mérite Militaire (CMM). Il devient ainsi le seul membre des Forces canadiennes à avoir reçu la CMM et la MM (Médaille Militaire).*

En quittant l'Armée, il travaille au sein du Comité organisateur des Jeux Olympiques de Montréal 1976 (COJOM). En 1975-1976, il est directeur du centre des opérations du COJO de Montréal. Selon son adjoint de l'époque, il aurait coordonné une réorganisation majeure alors que le gouvernement du Québec avait en quelque sorte placé le COJOM en tutelle. Son rôle dans ce véritable sauvetage a été assumé avec une grande discrétion, sans doute parce qu'il provenait de l'armée canadienne. À la fin des jeux, il est nommé DG du rapport officiel du COJO. Le général Robert Bérubé est décédé le 12 avril 2006, à l'âge de 86 ans.

Raymond-E. Bérubé, un contre-amiral américain

Raymond-E. Bérubé a assumé un poste important au sein de la marine des États-Unis. Après avoir été commandant des centres nommés *Fleet and Industrial Supply Centers* de la marine, il a été, à compter de

septembre 2008, en charge d'un organisme, le *Naval Inventory Control Point* (NAVICP). Celui-ci assure le soutien des équipements et des approvisionnements de la marine avec un budget annuel de 5 milliards (USD).

Raymond est né à Fall River, Massachussetts, au sud de Boston, ville qui a autrefois attiré beaucoup de Canadiens français de la région de Rimouski et de Sainte-Flavie. Il a obtenu **avec distinction** un baccalauréat en économique du Collège de Boston, ainsi qu'une maîtrise en gestion financière de la *Naval Postgraduate School*, située à Monterey, en Californie. Il a également suivi une formation au sein d'un institut spécialisé de l'Université de Californie à Los Angeles (le UCLA *Anderson Business School Strategic Leadership Institute*).

Lorsqu'il a pris sa retraite de la marine en 2011, il s'est joint à la firme IBM qui reçoit beaucoup de contrats du département américain de la Défense.

Philippe Antoine (1856-1913), un curé entreprenant

Il y a plus de cent ans, en 1910, il y a un événement de l'Ouest canadien dans lequel Philippe-Antoine fut impliqué. Il s'agit d'un personnage controversé, mais sur bien des plans comparable au curé Labelle, lui-même mieux connu par *Les belles histoires des pays d'en haut*. Il y a quelques pages à son sujet sur le site du *Musée virtuel francophone de la Saskatchewan*, là où il a terminé sa vie avant d'être enterré

à Saint-Modeste près de Rivière-du-Loup, son lieu de naissance.

En 1879, il a été, à la fin de son cours classique, récipiendaire du Prix Prince de Galles pour le Séminaire de Rimouski, tout comme Ernest Lapointe en 1893 et Gérard Fillion en 1931. Pendant le chantier du Tome I, j'ai vraiment réalisé qu'il était alors un premier de classe parmi l'ensemble des étudiants des collèges classiques[39]. Des témoignages m'ont aussi permis d'apprendre que Ph.-A. avait eu une grande influence sur ses neveux, y compris mon grand-père, qui avait neuf frères. Je me demandais au début de ce document comment mon grand-père avait pu se forger une opinion plutôt ferme sur les Vikings. En découvrant l'intellectuel que représentait Ph.-A., j'ai compris que ces idées-là ne pouvaient venir que de lui.

Un jour, voyant mon intérêt pour la Gaspésie, une Gaspésienne me donna un livre ayant appartenu à son défunt mari, livre intitulé *Histoire de la Gaspésie*. Il y était justement question de Ph.-A. Dans un passage traitant des tentatives de diversification de l'économie gaspésienne : *En 1880, aucune fabrique de beurre ou de fromage n'existe encore en Gaspésie… C'est Honoré Mercier, alors député du comté de Bonaventure, qui subventionne vers 1890 l'établissement des deux premières fromageries de la péninsule. Les curés Antoine-Philippe Bérubé, de New-Richmond et Augustin Gagnon, de Port-Daniel, sont les instigateurs de ces fabriques…*[40]

[39] Son histoire est brièvement évoquée à la page 406 du Tome I.
[40] page 354.

Je l'ai aussi retrouvé dans un document de 1989 de l'abbé Roland Bérubé : « *The Bérubé Families in Alberta ».* J'y ai d'abord vu un peu de confusion parce que les Bérubé de l'Alberta sont des descendants de Pierre, aîné de Damian, alors que Ph.-A. descend de Mathurin, le cadet. De plus, Ph.-A. était connu pour avoir passé quelques années dans le Wisconsin, après avoir été le premier curé de la paroisse Saint-Hubert du diocèse de Rimouski. L'histoire se clarifia quand j'appris que l'ancêtre de la lignée d'Alberta, Elzéar-Nazaire, avait épousé Henriette, en fait la tante de Ph.-A. et de mon arrière-grand-père Pierre en 1835[41].

On m'a toujours dit que ce-dernier était doté d'un fort caractère. Son frère n'était pas moins bien doté si l'on se fie aux textes sur Internet. On nous dit ainsi sur le site du Musée virtuel francophone de la Saskatchewan : *C'est grâce à l'ardeur et au dévouement des missionnaires-colonisateurs que plusieurs villages de langue française de la Saskatchewan ont vu le jour. L'un d'eux, l'abbé Philippe-Antoine Bérubé, a réussi à lui seul à attirer plusieurs centaines de familles dans l'Ouest.*

On y traite de son caractère fougueux et de ses accrochages avec le procureur général Alphonse Turgeon, Mgr Adélard Langevin, évêque de Winnipeg, et Mgr Olivier-Elzéar Matthieu, évêque de Régina, ce qui témoigne du fait que Ph.-A., curé de Vonda, ne pliait pas facilement devant les autorités. Entreprenant, comme il l'a démontré en Gaspésie, il lance plusieurs initiatives, comme celle, en 1909, de créer une fédération des Sociétés Saint-Jean Baptiste en Saskatchewan. Il sera d'ailleurs présent lors de

[41] Tome I, page 349.

la fondation de l'Association catholique franco-canadienne (ACFC) en 1912.

La question linguistique est aussi au cœur du débat. Un texte publié le 21 mars 1912 dans *Le Patriote de l'Ouest* fait état de la difficulté de recruter des professeurs compétents, faute d'une école normale bilingue. Même si les francophones veulent éduquer leurs enfants en français, ils tiennent à ce qu'ils maîtrisent aussi l'anglais. On y signale l'intervention de Mgr Matthieu qui suggère que l'abbé Bérubé se serve de « *sa grande facilité de parole et de conviction »* pour faire la cour aux communautés religieuses vouées à l'enseignement. Le principal reproche fait à Ph.-A., c'est cependant celui d'avoir écrit dans un journal de l'Est que les jeunes franco-catholiques ne perdraient pas leur foi dans les écoles de l'Ouest, qui sont en fait neutres, ce qui va à l'encontre de la position du clergé.

Ces problèmes viennent peut-être aussi de ses relations politiques puisque ses actions sont également associées au nom de Wilfrid Laurier, ce qui n'est pas courant, à l'époque, parmi les représentants de l'Église. On nous dit à ce sujet : *Ayant connu des succès pour attirer des colons vers l'Ouest, de la vieille province du Québec, l'abbé Bérubé tourne ensuite son attention vers la Nouvelle-Angleterre en 1910. Plusieurs Canadiens français émigrés aux États-Unis ne s'étaient jamais complètement adaptés aux conditions de travail… L'abbé Bérubé se rend dans les villes manufacturières de la Nouvelle-Angleterre pour essayer de recruter des Franco-Américains pour les régions boisées du nord de la Saskatchewan. Annonces, salles publiques, orateurs, tout était payé par le gouvernement canadien. Les deux conférenciers les plus populaires étaient*

l'abbé Bérubé et Romulus Laurier, neveu de Sir Wilfrid Laurier. Leurs discours portaient sur les avantages immenses qui s'offraient à celui qui voulait aller s'établir dans l'Ouest canadien. Pour 10 $, l'immigrant devenait possesseur de 160 acres de terre... Ces colons vont fonder de nouvelles paroisses canadiennes-françaises à Debden, Victoire, Arborfield et Zenon Park. D'autres iront s'établir à Henribourg.

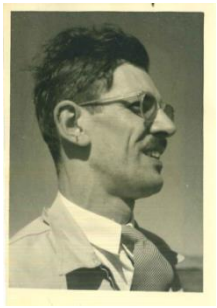
Les pionniers de Zénon Park (nommé d'après Zénon Chamberland, maître de poste) sont des Soucy, Delage, Caouette, Bérubé, Dupont, Dufour, Foucher, Castonguay, Valois, Gélinas, Brisebois, Favreau, Leduc, April, Toutant, Chabot, Bachand, Lebras, Bernetchy, Bouchard, Lacroix, Henley, Goyette et Fournier.

Ph.-A. cherchait à unir les Francophones sur la question des écoles et sur celle de la colonisation. Mgr Adélard Langevin prend un jour la plume pour protester contre les écrits *si regrettables* de monsieur l'abbé Bérubé. Ph.-A. a réagi en organisant une tournée de conférences qui lui a permis de répliquer aux critiques. Il était de toute évidence un bon orateur. Vers la mi-avril 1910, il arrivait dans l'Ouest à la tête de cinq ou six cents émigrants canadiens-français recueillis surtout aux États-Unis. Cette foule remplissait tout un train. Elle fut reçue à Prince Albert au son des cloches de la cathédrale.

Il meurt à Vonda, le 17 avril 1913, à l'âge de 57 ans. Il demeure un personnage énigmatique pour les uns et surtout, débordant d'énergie pour les autres.

Louis Bérubé, le polyglotte

Il y a de ces personnes qui continuent à nous intriguer longtemps après leur décès. J'avais entendu des histoires un peu étonnantes sur ce Louis Bérubé, en 1987, lorsque nous étions en train de travailler sur le Tome I de *Les Bérubé d'hier et d'aujourd'hui*. Notre généalogiste Georges disait par exemple que Louis, son cousin, avait été visité par l'empereur d'Éthiopie, Haïlé Sélassié I^{er} (1892-1975) pendant l'Exposition internationale de 1967. Il avait aussi pour réputation d'être polyglotte, d'avoir séjourné en Éthiopie et travaillé pour le ministère des Affaires extérieures du Canada. Faute de temps, aucune de ces informations n'avaient pu être vérifiées en 1987.



Quelques années plus tard, j'ai obtenu de feu l'abbé Roland Bérubé, d'Edmonton, un exemplaire de la réédition en anglais de son volume portant sur les Bérubé de l'Ouest, intitulé *The Bérubé Families in Alberta*. Il y était brièvement question de Louis, né le 8 juin 1919 à Richard, en Saskatchewan, d'Eusèbe Bérubé et de Catherine Grenier, couple marié à Saint-Donat-de-Rimouski le 8 janvier 1917. Eusèbe fut lui-même télégraphiste à Richard pendant plusieurs années, emploi qu'il aurait d'abord occupé en Alberta.

L'abbé Roland nous signalait également que Louis était entré dans l'Ordre des Jésuites en 1937 et qu'il passa ensuite une dizaine d'années en Éthiopie, durant lesquelles

il a agi comme tuteur du fils de l'empereur, ce qui accrédite également l'idée de cette rencontre avec l'empereur tenue à Montréal en 1967. Une photo le montre d'ailleurs en compagnie de l'empereur.

Durant son séjour en Éthiopie, il a également été impliqué dans la création de l'Université d'Addis Abeba, agissant comme secrétaire de son fondateur, le père Matte. Il y a épousé Marcelle Robitaille et aurait œuvré successivement au Collège Sainte-Marie et aux Affaires extérieures.

J'ai fait une demande auprès de la Maison des Jésuites à Montréal et obtenu une réponse de monsieur Maxime Dumas qui a eu l'amabilité de faire une recherche dans les archives. Il y avait peu d'information là au sujet de Louis, mais il nous a dit tout de même : « *Sa correspondance concerne Addis Abeba, ce qui prouve les informations que vous possédez déjà, mais je n'ai rien trouvé le concernant dans les documents du Collège Sainte-Marie.* » Par ailleurs,

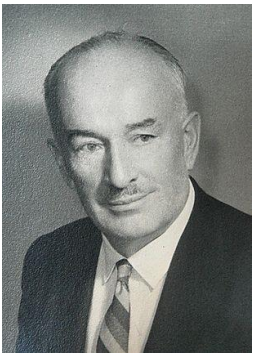
« *Une des lettres montre qu'il était de retour au Québec en 1964 – il organise des retrouvailles pour les anciens missionnaires et professeurs en Éthiopie.* »

Il est par ailleurs écrit sur Wikipédia que *le Negusse Negest Haïlé* Sélassié *I*[er] *proclama la fondation de l'University College of Addis Abeba le 20 mars 1950,* et que *la création de l'établissement fut confiée à un jésuite canadien, Lucien Matte*. *L'année suivante, les activités débutèrent et l'université ne disposait que d'un cursus de deux ans. Durant les deux années suivantes, une affiliation avec l'université de Londres se développa. En 1962, l'université fut renommée université Haïlé-Selassie. En 1975, l'université changea à nouveau de nom et devint l'Université d'Addis-Abeba, nom qu'elle a maintenu depuis*.

Du côté des Archives nationales du Canada, on a conservé des documents ayant trait à des missions d'aide technique réalisées par Louis à l'étranger. De 1956 à 1960, ses missions s'inscrivaient dans le cadre du Plan Colombo qui portait sur le développement de certains pays de l'Asie et du Pacifique. Louis avait cependant offert ses services aux Affaires extérieures dès 1951. Il y a des documents confirmant qu'il a continué ce genre de travail jusqu'en 1964 et qu'il aurait même postulé pour d'autres affectations à l'étranger par la suite jusqu'en 1978, mais rien ne confirme si elles se sont ou non réalisées. Louis est décédé en 1979. Bien qu'apparenté à certains de nos centenaires, il n'avait lui-même que soixante ans.

L'autre Louis, le spécialiste des pêcheries

Nous avons parlé au point 2.3 de nos relations avec notre parenté de Bretagne. C'est ce Louis Bérubé qui est à l'origine de ces relations et qui les a longtemps poursuivies. Nous parlons ici d'un conseiller en économique des pêcheries, professeur d'université, né le 12 novembre 1897 à Saint-Philippe-de-Néri, dans le Kamouraska et décédé en 1980 à Saint-Jean-Port-Joli.



Bachelier du Séminaire de Rimouski en 1918 et ce, avec très grande distinction, diplômé ensuite de l'École d'agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, en 1921, il a aussi obtenu une maîtrise en Sciences sociales de l'U. Laval en 1949. Il a enfin participé à la mise sur pied des premières coopératives du monde des pêches en Gaspésie (1923-24). Louis a d'ailleurs été le co-fondateur de la Fédération des Pêcheurs-Unis du Québec, en 1939, et son premier gérant général. Il a également fondé l'École d'apprentissage en pêcheries de Grande-Rivière en 1947; il en fut le directeur de 1948 à 1958.

Une bourse lui avait permis d'étudier à l'École des pêcheries de l'Université de l'État de Washington à Seattle et au Massachussetts Institute of Technology (MIT). Il a été associé en 1938 à la fondation de l'École supérieure des pêcheries affiliée à l'École des Sciences de l'Université Laval. Il y a enseigné jusqu'en 1961 avant de devenir coopérant

international en pêcheries, notamment au Cambodge pour le plan Colombo (1955-56).

Il y a donc eu deux Louis Bérubé à œuvrer dans le cadre de ce plan. À noter par ailleurs que deux autres Bérubé ont été associés au monde des pêcheries. **Léo**, un diplômé de l'École y a travaillé au service social. Il a aussi été rédacteur de la revue *À Pleine Voiles* et spécialiste en coopération. Un autre diplômé de l'École, prénommé **Zéphirin**, spécialiste des statistiques sur la pêche, a travaillé au Bureau de la Statistique du Québec.

Harty, un grand patron de mines situées au Québec

Le Monde Berrubey a publié en 2020 une série d'articles composée par l'Américain Pierre Bérubé, fils de Yolande Tremblay et d'Harty Bérubé. Avec son frère Marc, ils ont documenté en plusieurs volumes l'histoire de ce couple assez exceptionnel, leurs parents.

Nous avons ainsi appris que la famille était déménagée en Gaspésie, en 1957, alors qu'Harty est devenu assistant-directeur de la Gaspé Copper Mines de Murdochville, une mine de la famille Noranda. Murdochville devait alors son existence à cette nouvelle mine, « *mais c'est aussi un peu plus que les villes de compagnie à une seule rue que nous avons connues antérieurement. Avec cinq rues qui croisent cinq avenues, la*

ville connaît une vie sociale et une activité commerciale animées. Notre père y arrive juste au moment de la célèbre grève, alors que les quotidiens surnommaient la ville "Murderville" ». En 1961, Harty devient le directeur de cette mine.

En 1964, il est nommé directeur de la Horne Mine à Noranda. Avec son épouse et son fils Marc, il redéménage à Noranda. Pierre obtient son diplôme du MIT et s'enrôle dans l'armée des É.-U. Il est envoyé au Libéria pour une année de travail sur un projet de cartographie. Il a quitté l'armée américaine en 1967 tout en obtenant sa citoyenneté américaine. Il commence alors une nouvelle carrière en génie du logiciel et en rédaction technique. Son frère Marc est demeuré canadien et il a mené une carrière en gestion des ressources humaines.

Selon Pierre, son père fut apprécié et a connu du succès comme directeur de la mine Noranda, poste qu'il a occupé jusqu'en 1975. Après avoir pris sa retraite, il a continué à travailler à d'autres titres pour la Noranda jusqu'en 1978. En 1979, il a travaillé comme ingénieur de chantier dans le cadre du projet hydroélectrique de la Baie James. Après cela, il a cessé de travailler pour de bon. Il est décédé en 1997 après une retraite de dix-huit ans qu'il a surtout passée à Montréal. Son épouse Yolande a toujours été entourée d'un cercle d'amis et de parents. Elle a vécu jusqu'en 2001.

Quatre frères Bérubé dans l'armée des É.-U. en 39-45

« Il faut sauver le soldat Ryan », voilà le titre d'un film de Steven Spielberg lancé en 1998. Il racontait le chagrin

d'une mère ayant perdu trois de ses quatre fils durant la guerre de 1939-1945, histoire inspirée de faits vécus pendant le débarquement de Normandie. Le film raconte que le quatrième fils se trouvant au front en Europe, le gouvernement américain avait décidé d'envoyer une équipe pour le retrouver et lui épargner le sort de ses frères.

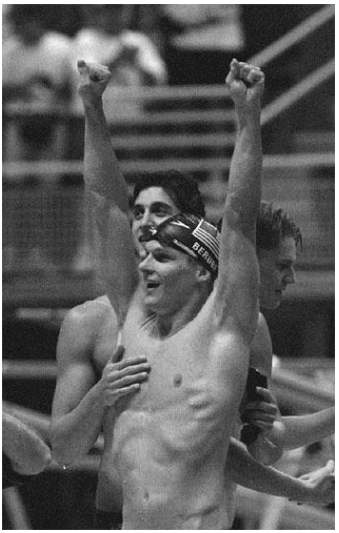
Quatre frères Bérubé nés à Fall River, au Massachussetts, ont participé à la Deuxième Guerre mondiale en tant que militaires. L'histoire racontée par Spielberg aurait tout aussi bien pu être la leur, mais un seul des frères Bérubé est mort au combat et ce, à Rabaul, Nouvelle-Guinée, dans le Pacifique Sud, soit le sergent-chef (Staff Sergeant) Alfred-Joseph Bérubé (1918-1943), surnommé **Freddie**, appartenant à l'armée de l'air (Air Corps). Freddie a en fait été tué lorsque l'avion dans lequel il se trouvait s'est abimé dans le Pacifique. Sa dépouille n'a été identifiée qu'en 2006, et enterrée à Natick, là où il y a une base des Forces aériennes au Massachussetts. Son nom et son titre sont clairement inscrits sur le monument aux morts, rue North Main, à Fall River, en face de l'église Sainte-Anne.

Normand-Henri, le cadet (1923-2009) a plutôt servi dans la Marine américaine. Dès sa première assignation, il a navigué dans le Pacifique sur l'USS Washington. Il faisait partie d'un groupe d'élite responsable de retracer les ennemis.

Il a été témoin d'une attaque kamikaze contre l'USS Franklin. Il s'est longtemps interrogé sur le sort de son frère aîné Freddie. Les deux autres frères étaient l'officier Joseph-**Léo**, né en 1920 (*master-sargeant*) et le soldat **Albert-Noël**, né en 1921 (*private 1st class*). Ils sont les enfants d'Alfred Bérubé marié en secondes noces, le 9 janvier 1917, avec Eugénie Arcand. Leur sœur Jeannette était l'aînée de la famille. La première épouse d'Alfred père se nommait Rose Courcy.

B. Quelques sportifs renommés

Ryan Berube, un Américain médaillé aux Olympiques de 1996 à Atlanta



Ryan Berube (né le 26 décembre 1973 à Tequesta, Floride) est un ancien nageur en style libre des États-Unis, qui a gagné la médaille d'or au sein de l'équipe masculine de relais 4 X 200 mètres aux Olympiques de 1996 à Atlanta[42].

Berube est un nageur qui est apparu sur la scène nationale américaine en 1991, quand il a gagné la médaille de bronze aux 400 mètres, quatre nages, au « Festival olympique » des É.-

[42] https://www.youtube.com/watch?v=OMlyXYbYTro

U. Il a ensuite gagné une médaille d'or, une d'argent et trois de bronze à la Coupe Canada. L'année suivante, il a établi un nouveau record junior aux 100 mètres libres et aux 200 mètres dos. Il a continué à dominer en gagnant une médaille d'or comme membre du 800 mètres relais aux jeux mondiaux étudiants de 1993.

Aux Jeux panaméricains de 1995, il a participé à l'établissement d'un nouveau record pour le 800 m style libre. En 1996, il a été nommé nageur de l'année par la *NCAA* après avoir gagné aux 200 m, quatre nages, et aux 100 et 200 m dos des championnats de la *NCAA*. Il a terminé 3^{e} aux qualifications pour les 200 m style libre aux Olympiques d'Atlanta.

Il fut diplômé en 1997 de l'Université Southern Methodist. Il a été membre du conseil d'administration de *USA Swimming* et participe toujours à des cliniques de natation Médaille d'or à travers le pays et même sur le circuit international. Il vit à Dallas avec son épouse Michelle et ses deux fils, Jack et Rush.

L'inoubliable **Carla Bérubé**

Au printemps 2015, un article du journal *Hartford Courant* rappelait les prouesses de Carla qui, en 1997, a permis à l'équipe de basketball de l'Université du Connecticut de remporter son premier championnat. Elle a contribué à cette victoire

contre Georgetown en comptant quarante points à elle seule.

Mesurant plus de six pieds, Carla n'a pas été oubliée par ses admirateurs qui avaient l'habitude de lui crier, durant un match, « Be-RUUUU-BEE ». Comme elle le disait elle-même à la journaliste: « Some fans just don't forget ».

À 39 ans, Carla a été nommée instructrice d'une équipe de l'Université TUFTS au Massachussetts, équipe avec laquelle elle a remporté plus de 200 victoires. Elle a d'ailleurs été honorée à titre d'instructeur de l'année dans sa ligue en avril 2015. Deux années de suite, elle a conduit son équipe au championnat régional avant d'atteindre les finales nationales.

En 2019, elle est devenue **l'instructrice** en chef de l'équipe féminine de basketball de la prestigieuse Université Princeton. Elle est considérée comme une des femmes les plus influentes du basketball universitaire féminin.

Craig et sa coupe Stanley

Appartenant à la branche albertaine des Bérubé, c'est surtout comme pugiliste que Craig a fait sa marque en tant que joueur professionnel de hockey. Il a en quelque sorte joué le rôle de policier au sein de plusieurs équipes qui ont successivement fait appel à ses services.

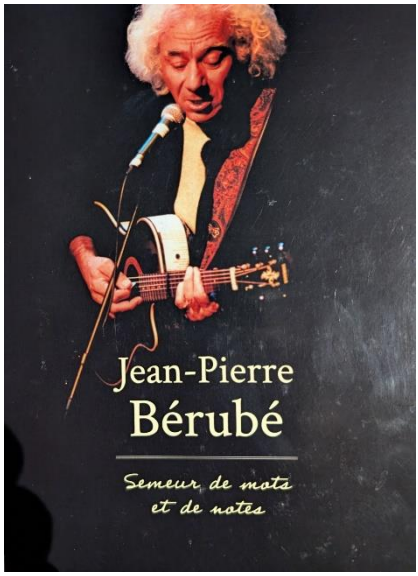
Craig n'a jamais été un joueur vedette, mais il n'en a pas moins joué 18 saisons dans la Ligue nationale avec cinq équipes différentes (Calgary, Toronto, Washington, NY Islanders et Philadelphie), avant de devenir entraîneur d'un club-école des Flyers, en 2006-2007, puis entraîneur adjoint de Peter Laviolette, en 2008-2009, au sein de la grande équipe. Il a été promu entraîneur-chef en 2013 quand ce-dernier a été congédié par les Flyers. Mais, son règne y a été bref puisqu'il a lui aussi été congédié à la fin de la saison 2014-2015, alors que son équipe était éliminée.

Quand les Blues de Saint-Louis ont congédié leur instructeur au début de 2019, ils ont fait appel à Craig pour le remplacer temporairement et ce, sans contrat. L'équipe qui était au bas du classement s'est mise à gagner et elle n'a jamais cessé de le faire avant d'avoir atteint les séries éliminatoires, les finales de la LNH et même, gagner la Coupe Stanley. Le mérite n'en revient pas totalement à Craig puisque l'entrée en scène d'un jeune et nouveau gardien de but talentueux y est aussi pour une grande part. Ceci dit, Craig a tout de même dirigé une équipe cendrillon dont la remontée reste un peu miraculeuse dans le monde des sports professionnels.

Le chansonnier Jean-Pierre Bérubé

Décédé en août 2022, Jean-Pierre Bérubé laisse derrière lui plus de trois cents chansons qu'il a composées, certaines plus marquantes que d'autres comme *Nous sommes la Nation*, quasiment un hymne national, ou *La Marche des poètes*. Cette dernière rend d'ailleurs hommage à ces différents auteurs-compositeurs qui ont donné de la

vie à notre culture tout en signalant notre existence au reste du monde, tout particulièrement dans la francophonie.



Comme toutes les chansons qui ont une connotation politique – pensons au *Bozo les culottes* de Raymond Lévesque ou à *La mort de l'ours* de Félix Leclerc -, certaines de celles de Jean-Pierre ont cependant été ignorées par la radio. Il a même été obligé de renoncer à un lancement trop public de son *hymne national* à la demande de René Lévesque, à la veille de celui-ci, en mai 1977. Le gouvernement ne voulait sans doute pas bousculer une population qui l'avait élu sans pour autant être prête pour le référendum qui a ensuite eu lieu en 1980.

Après la mort des boîtes à chanson, Jean-Pierre a réussi à s'adapter, notamment comme animateur et comme enseignant auprès des jeunes de plusieurs pays. Il a ainsi fait connaître la chanson du Québec aux quatre coins du monde

C. Quelques moments mémorables pour nous

911 : concession du territoire de la Normandie à Gongurolfr, Hrolf le marcheur, aussi appelé Rollo en latin, Rollon ou Robert 1er en français

1016 : Knud Den Store (Canute le Grand), roi de l'Angleterre, du Danemark et de Norvège

1066 : invasion de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant, duc de Normandie

1120 : première trace écrite d'un nom de lieu, en Angleterre, sous la forme Beruby

1420 : début de l'occupation de Rouen par les *Anglois*, une étape de la Guerre de Cent Ans qui se termine en 1453

1540 : Sibella, fille de Richard Berube, est baptisée à Halifax, au Yorkshire-Ouest, en Angleterre

1647 : année de naissance de Damian Berrubé

1671 : son arrivée en Amérique

1688 : son décès

1988 : grand rassemblement pour commémorer à Rivière-Ouelle le 300e anniversaire du décès de Damian

2021 : 350e anniversaire de l'arrivée de Damian

2022 : 350e anniversaire de fondation de la seigneurie de La Bouteillerie (Rivière-Ouelle)

Table des matières

Titre : ***La Saga des Bérubé depuis 900 ans***

Préface

Introduction, un bref survol

1 – La démarche 7

1.1 Questions datant de ma jeunesse 7
1.2 L'apport d'une association de familles 8
1.3 Questions soulevées avec le Tome I 9
1.4 L'Histoire dans *Le Monde Berrubey* 10
1.5 Avancement des recherches grâce aux technologies et à la biologie 12

2 – Les ancêtres 19

2.1 Un Damian Berrubé (Berrubey) mal connu 19

2.1.1 Un maçon 20
2.1.2 Un cadet 24
2.1.3 Son rang social 26
2.1.4 Relation avec les Deschamps 30

2.2 Les Berrubé de la Vieille France 33
2.3 Des cousins bretons 36

Henri Beaugé-Bérubé 38

Lucien Beaugé (1879-1958), océanographe époux de Caroline Bérubé 38

Le colonel Raoul Bérubé 41

3 – Un nom plus que millénaire 44

3.1 Un nom de lieu d'origine scandinave 44
3.2 Le séjour en Angleterre 48

Adam de Berruby, présent à Dublin en 1263-64 50

John *de Beruby*, grand-propriétaire au Yorkshire dans les années 1320 53

John Barube de Coventry en 1519 58

William de Berughby dans les années 1330 60
Sibella, fille de Richard Berube, en 1540 62
Les Beruby/Berube du Yorkshire-Ouest 63

3.3 Reculer au temps du Moyen Âge 68

4 – L'ADN des Bérubé 74

4.1 Des résultats parfois trompeurs 74
4.2 Signification de notre parcours 79

5 – Spéculations douteuses ou questionnement justifié ? 86

6 – Des Beruby chevaliers ou écuyers 92

7 – Découvertes des dernières années 95

Conclusion 100

ANNEXES

A. Quelques Bérubé connus hors-Québec 101

Constance Berube, une personne mémorable du Michigan 101

Bertrand-G. Bérubé, un dénonciateur à Washington 102

Robert Bérubé, héros de Dieppe en 1942 104

Raymond E. Berube, un contre-amiral américain106

Philippe Antoine (1856-1913), un curé entreprenant 112

Louis Bérubé, le polyglotte 115

L'autre Louis, le spécialiste des pêcheries 118

Harty, un grand patron de mines situées au Québec 119

Quatre frères dans l'armée des É.-U. en 39-45 121

B. Quelques sportifs renommés 120

Ryan Berube, médaillé aux Olympiques 120

L'inoubliable **Carla Bérubé** 12021

Craig et sa coupe Stanley 122

C. Le chansonnier **Jean-Pierre Bérubé** 124

D. Quelques moments mémorables pour nous 125

Remerciements

L'auteur remercie les membres du conseil d'administration de l'Association des familles Bérubé pour leur fidèle appui et les personnes qui ont contribué à ce texte en le relisant ou en proposant des améliorations ou des retouches, tout particulièrement Rollande Bérubé et Roland Roy.

L'auteur

Membre de l'Association des familles Bérubé (AFB inc.) depuis 1986, il a collaboré au Tome I de ***Les Bérubé d'hier et d'aujourd'hui*** publié par celle-ci en 1988, au Tome II datant de 2000 et à l'enrichissement du site Internet de l'Association sur le plan historique.

En 1988, Michel et son épouse Marie-Luce sont apparus comme les ancêtres Damian et Jeanne à un rassemblement des Bérubé, rôle qu'ils ont repris en 1989, lors du centenaire d'Amqui.

Élu président de l'AFB en 2012, Michel rédige depuis 2008 une chronique intitulée « L'historiographie », pour ***Le Monde Berrubey***, périodique saisonnier de l'AFB depuis 1988. Il est président de la Fédération des associations de familles du Québec (FAFQ) depuis 2017 et a publié plusieurs textes, notamment sur son expérience personnelle avec les tests d'ADN, dans *Nouvelles de Chez nous* : https://fafq.org/nouvelles-de-chez-nous.

Michel Bérubé a œuvré dans le secteur public de 1976 à 2011 après avoir obtenu une licence en droit (LL.L.) de l'Université de Montréal en 1974, et il a accédé au Barreau du Québec en 1975.

Michel a surtout travaillé dans le domaine des politiques publiques et dans celui des relations intergouvernementales, notamment au sein du ministère de l'Emploi et de la Solidarité sociale (MESS) et du ministère du Conseil exécutif (Affaires intergouvernementales canadiennes). Il a également été conseiller juridique de la Société québécoise de développement de la main-d'œuvre, SQDM (1993-1998), chargé de cours au département de Relations industrielles de l'Université Laval (2000-2004) et co-directeur de l'Alliance de recherche Universités-Communautés (ARUC) *Innovations, Travail et Emploi* (2005-2010).